



*S. c.*

*53.*







NOUVEAUX  
CONTES  
MORAUX.

---

*TROISIEME PARTIE.*



NOUVEAUX  
CONTES  
MORALX

---

TROISIEME PARTIE



NOUVEAUX  
CONTES  
MORAUX,

OU

*HISTORIETTES*  
GALANTES ET MORALES.

*Par M. C\*\*\*.*

---

TROISIEME PARTIE.

---



A A M S T E R D A M,  
& se trouvent à LIEGE,  
Chez J. F. BASSOMPIERRE, Libraire;  
& à BRUXELLES,  
Chez J. VAN DEN BERGHEN, Libraire.

---

M. DCC. LXVII.

NOUVEAUX  
CONTES  
MORAUX.

OU

LES  
GALANTES ET MORALES

PAR M. C. C.

TROISIEME PARTIE



A AMSTERDAM,

Chez M. C. C.

Chez J. P. BASSONNIERE, Libraire,

Chez BRUYERS,

Chez J. VAN DEN BERGHE, Libraire,

M. DC. LXXII.







NOUVEAUX  
CONTES  
MORAUX.

LA MERE ET LA FILLE,

OU

*LES HONNEURS DU LOUVRE.*



L n'est que trop ordinaire de voir le caprice, l'entêtement & l'ambition guider les peres de famille dans l'établissement de leurs enfants. Ils ont des droits respectables sans doute; mais par quelle fatalité les exemples des abus qu'ils en font, sont-

*III. Partie.*

A



ils plus communs que ceux d'une affection avouée par la Nature? Nous n'avons garde de condamner l'autorité paternelle, cependant ceux même qui en abusent, ne peuvent se dissimuler qu'ils ne l'ont reçue que pour le bonheur de leurs enfants; & que leur prudence intéressée, cause plus de désordres dans la société, & y fait plus de malheureux, que le dérèglement des passions qu'elle suscite souvent, & l'injustice de la fortune.

Les Aventures du Comte d'Armenon & de Mademoiselle de Félicourt, vont nous en fournir une triste preuve. Le premier joignoit à une très-ancienne Noblesse, un heureux naturel, un caractère liant & généreux, un esprit facile & enjoué; grand, sans fierté, complaisant, sans flatterie, sensible à l'honneur, délicat dans les procédés, attaché à ses devoirs, admirateur du mérite, partisan des mœurs, aimant cette sorte de plaisirs qui touchent l'ame, sans exciter le remords, ardent dans ses passions,

incapable de céder aux difficultés. D'Armenon avoit tous les talents qui font l'homme aimable, le courtisan poli, le sincere ami, & l'amant dangereux.

La famille de Mademoiselle de Félicourt, jadis de Finance, s'étoit illustrée depuis dans plusieurs emplois honorables. Son pere, par son talent pour les négociations, les ressources de son esprit dans les conjonctures délicates, des vues saines, & son zele pour le bien public, étoit parvenu jusqu'au Ministère. Il avoit emporté au tombeau les regrets de son Maître, & l'estime de la Nation. Il n'avoit laissé pour héritiers de ses biens immenses, qu'un garçon & une fille. Sa veuve, d'une bonne maison, n'avoit en partage qu'un orgueil, qu'une arrogance, qui inspirent plus de mépris, que de respect pour la Noblesse. M. de Félicourt l'avoit toujours comptée au nombre de ses plus grands ennemis; non-seulement elle lui faisoit payer cher l'honneur de partager sa couche, mais elle traitoit



si durement ceux qui avoient besoin de lui, quand par malheur elle les rencontroit sur son passage, que la considération qu'on avoit pour lui, n'empêcha pas que l'on ne lui en fît des plaintes plusieurs fois. A la mort de son mari, elle fut abandonnée universellement. A peine quelques parasites daignoient prendre place à sa table. Ils ne manquoient pas de lui rendre en public, par des satyres sanglantes, le prix des égards forcés qu'elle avoit exigés. Elle en fut instruite, résolut de ne plus voir personne, & de cacher, dans la retraite, le dépit qui la rongeoit. Sous le masque de l'hypocrisie, qu'on appelle impudemment dévotion, elle s'occupoit à déchirer le Genre-humain par zèle pour une Religion sainte, & qui n'inspire aux hommes que la paix & une compassion mutuelle. Dans ce nouveau genre de vie, son ame, perpétuellement en contradiction avec les apparences extérieures, gémissoit de ce que, pour se venger du monde, elle osoit jouer la Divi-



nité même. Pour étouffer les remords de sa conscience, ou plutôt pour les justifier, Madame de Félicourt devint plus bourrue, plus altière, & plus exigeante que jamais.

Les hautes alliances étoient sa manie. Déjà elle s'étoit satisfaite en mariant son fils, jeune homme aimable, & de beaucoup d'espérance, à la fille du Duc de.... toute contrefaite, & d'un caractère plus monstrueux encore que sa figure. Elle avoit des vues plus relevées sur sa fille. Les hommes apportent aux femmes tous les privilèges de leur rang : son ambition lui faisoit jeter les yeux sur ce qu'il y avoit de plus éminent en dignités. Son opulence lui répétoit incessamment qu'elle étoit capable de remplir tous les intervalles. Elle s'indignoit contre un préjugé ridicule & assez puissant pour en décider autrement. Quoi qu'il en soit, les honneurs du Palais étoient la première recommandation de ceux qui osoient aspirer à la main de Mademoiselle de Félicourt. Ceux qui avoient

droit de se présenter, effrayés du caractère de la mere, trembloient d'approcher de la fille. Ils rendoient justice à sa beauté, à sa douceur naturelle, à ses vertus, qui, dès l'âge de quatorze ans, faisoient du bruit, & se contentoient de plaindre son sort. Le seul Maréchal de\*\*\*, vieux, infirme & ruiné, hazarda à la demander à sa mere.

Celle-ci espérant qu'une recherche de cette conséquence enhardiroit les meilleurs partis à se déclarer rivaux du Maréchal, lui ouvrit sa maison, sans se presser de conclure.

Madame de Félicourt étoit liée de grimaces avec la Comtesse d'Armenon, & ne voyoit guères qu'elle. Le fils de cette Dame, à peu près de l'âge de Mademoiselle de Félicourt, avoit son accès libre en faveur de la mere. Il entroit si adroitement dans les vues de Madame de Félicourt, dans ses passions, & dans ses intérêts, qu'il s'étoit attiré toute sa confiance. Il parloit avec tant de réserve à sa fille, mettoit tant de distance entre elle & lui, que la dévote ne



craignoit point qu'il fût assez hardi de penser à elle, & ne prenoit aucune précaution contre lui. Libre entretien, promenades dans le jardin, visites, longs tête à tête, rien ne lui étoit défendu.

Quand deux cœurs novices se communiquent si librement leurs chagrins & leurs peines, le besoin de se consoler les attire; la pitié les rend nécessaires l'un à l'autre; l'habitude les attache. On se dispute de reconnaissance & de bons offices; on se prévient; on s'intéresse. Le desir d'être utile fait naître celui de plaire; & des yeux l'amour se glisse, pour ainsi dire, par étincelles jusqu'au fond de l'ame.

Le Comte éprouva ces gradations insensibles; bien-tôt il fut ému en présence de Mademoiselle de Félicourt, & devint triste & rêveur en la quittant. Il redoubla, comme par instinct, de complaisance & d'honnêtetés auprès de la mere de cette jeune personne, d'empressement, d'assiduité auprès d'elle-même. Il ne lui ca-



cha pas long-temps les mouvements de son cœur; il mit dans cet aveu l'action & l'inquiete timidité de l'amant le plus passionné. Mademoiselle de Félicourt n'avoit point appris l'art de s'offenser d'un sentiment qu'elle avoit fait naître, & qu'elle payoit de retour en secret. Elle écouta le Comte sans aigreur, & ne lui répondit que par un regard attendri, qui lui fit comprendre qu'il seroit heureux, si elle ne dépendoit que d'elle-même. Le Comte presse ses mains dans les siennes, qu'il mouille de larmes, & lui jure, dans les termes les plus tendres, une constance, une fidélité inviolables. Hélas! reprend-elle, qu'en attendez-vous, Monsieur? Vous connoissez la vanité de ma mere. Votre rang, au-dessus du mien, ne lui paroîtra pas encore assez élevé. Ses desirs ambitieux cherchent plus les dignités que notre bonheur. Mon frere en est déjà la triste victime, & je ne tarderai pas à subir le même sort. Cachez-lui vos sentiments avec le plus grand soin; si elle

les connoissoit, elle en viendroit aux outrages avec vous, elle m'accableroit de duretés, & me forceroit d'épouser le vieux Maréchal. Les allarmes trop fondées de Mademoiselle de Félicourt, interdirent le Comte. Il n'ignoroit pas les dispositions de sa mere; mais elles étoient devenues plus redoutables en passant par la bouche de sa Maîtresse. Cependant il ne perdit ni le courage ni l'espoir. Peut-être, ajouta-t-il, l'intérêt d'une fille qui lui est chere, l'amitié qu'elle a pour ma mere, la confiance dont elle m'honore, parviendront-ils à la dégouter de son système de grandeur. Je lui peindrai fortement le sort des Demoiselles, engagées dans des alliances, qu'on ne manque pas de leur faire regarder comme graces. Je lui rapporterai les exemples de\*\*\* de\*\*\* de\*\*\*, qui traitent leurs femmes avec le dernier mépris; & qui, tandis qu'elles se consomment en chagrins & en larmes, dévorent leur fortune dans le luxe & la volupté. Si vous m'aimez,



charmante Félicourt, il n'est point d'obstacle qui m'effraie. La résistance d'une mere, ses oppositions, pourront retarder l'accomplissement de mes ardents desirs; mais la seule pensée de régner dans votre cœur, me rendra heureux. Je n'ai de mesures à prendre que pour ne point vous exposer vous-même. Le tendre amour qui m'anime fait si votre repos, votre bonheur me sont chers?

Mademoiselle de Félicourt craignit qu'un plus long entretien ne donnât des soupçons à sa mere. Elle passa dans son appartement avec le Comte, qui, après les politesses d'usage, raconta une histoire médifante, qui plut infiniment à la dévotede, & la détermina à le retenir à dîner. Elle n'avoit pas fini tous ses exercices du matin, ni expédié ses commissions. La toilette devoit suivre ces graves devoirs. Les dévotes ne négligent point leur parure; leur esprit est tourné à la recherche & au raffinement. Pour se livrer librement à ces occupations, elle envoya sa fille & le Comte



dans le jardin. Ils obéirent, en croyant avoir mal entendu, & en se regardant sans pouvoir s'exprimer leur joie. Ils feignirent de s'amuser quelques moments à de petits jeux, dans la crainte que des Argus ne les examinassent aux fenêtres. Que l'amour rend craintif & soupçonneux! Le sourire, les coups d'œil, mille jolis riens servirent d'interprètes à leurs cœurs. Bien-tôt, entraînés par le besoin de se délivrer d'une pénible contrainte, ils se trouverent dans un cabinet de treillage & de jasmin, sans avoir eu besoin de s'y rendre. Des regards pleins de feu, des soupirs qui se répondoient, y commencerent l'entretien. Le Comte avoit les yeux fixés sur sa Maîtresse, & son ame, toute entiere dans ses yeux, n'avoit de force que pour la contempler. La tendre Félicourt n'osoit détourner la vue. Un geste auroit troublé le plaisir de son amant; parler; un mot auroit détruit le charme du sentiment; soupirer même; un souffle l'auroit tiré d'une si douce rêve-

rie. L'émotion montoit, pour ainsi m'exprimer, par degrés dans leurs cœurs. Le Comte se précipite sur une main qu'on abandonne à mille baisers, fixe sa maîtresse, & apperçoit des larmes couler des deux yeux qui lançoient la flamme. Il n'y a qu'un instant; larmes d'attendrissement! Que vous êtes précieuses! il veut les recueillir sur ses levres. On le repousse en tremblant; & on cherche, dans l'air de son visage, si on ne l'a point offensé. Il porte la main sur un cœur, qui lui répond par de rapides battements. Le sien semble se détacher pour se confondre avec lui. Mademoiselle de Félicourt échappe des bras de son amant, sort du cabinet, & se promene dans la partie découverte du jardin.

D'Armenon la suit, demande mille fois pardon, proteste de l'innocence de son dessein, ou plutôt qu'il n'en avoit aucun; que l'ivresse, l'épuisement seuls ont fait tomber sa tête. On feint de ne rien croire, on ne répond rien. Si on le regarde,



c'est d'un œil sévère; si on lui parle, c'est pour lui dire de se modérer, de ne point joindre à la témérité, des démonstrations qui seroient mal interprêtées, & qui la perdroient; & qu'elle vient de recevoir une leçon qui la tiendroit à l'avenir sur ses gardes.

En prononçant ces derniers mots, elle montoit le perron. Plusieurs domestiques étoient dans le vestibule. Le Comte n'osa pas repliquer. Mademoiselle de Félicourt rentra dans son appartement, où elle s'enferma, & son amant redescendit au jardin, pour attendre l'heure du dîner.

En se promenant, il cherche les pas de sa maîtresse, y imprime les siens, compare le moment où il se trouve, à celui où elle marchoit à côté de lui en souriant, en confondant ses soupirs avec ses soupirs. Quel contraste affligeant! Amour! s'écria-t-il, que tes douceurs sont courtes! Qu'elles sont suivies de peines cruelles! Je suis le plus fortuné & le plus malheureux des hommes

dans le même instant. Félicourt partage mes transports, & elle m'en fait un crime. Elle voit avec attendrissement les impressions que sa vue excite en moi, & leur effet involontaire est condamnable. Elle fuit; je m'afflige, & elle ne daigne pas me consoler. Elle m'ôte tout moyen de me justifier ou de mériter mon pardon.

Ces réflexions le conduisent au cabinet fatal. C'est ici, continue-t-il, que j'ai senti pour la première fois, la joie qu'on goûte en voyant, en admirant en liberté l'objet qu'on aime. Qu'elle a été de peu de durée! Le trouble, la tristesse, le désespoir l'ont remplacée. Il porte un regard inquiet autour de lui. Ses yeux s'arrêtent à la place où Mademoiselle de Félicourt étoit assise. Il approche, hésite à l'occuper, n'en peut soutenir la vue, & passe dans le Boulingrin parallèle. Il écrit à sa maîtresse sur son *souvenir*, le billet suivant : " Vous me puni-  
" sez avec trop de rigueur, Mademoiselle-  
" le, pour que je ne sois pas coupable. Je



„ vous demande grace au nom du plus  
„ tendre amour. Je vous jure de m'obser-  
„ ver désormais, & de ne plus vous déplai-  
„ re. Si vous connoissiez la douleur que  
„ je ressens, vous auriez quelque pitié de  
„ l'état où votre colere m'a réduit.

A peine a-t-il tracé ce peu de mots, que le dîné sonne. Il se rend à la salle. Madame, Mademoiselle de Félicourt, & le Maréchal de\*\*\* l'y attendoient. Quelque disproportionné d'âge que fût ce Seigneur avec le Comte, il n'en étoit pas moins un rival dangereux : il possédoit ces titres, ces dignités si précieux à l'ame hautaine d'une mere. Sa présence glaça cet amant infortuné. Quoiqu'il eût glissé adroitement ses tablettes à sa maîtresse, & qu'il se fît violence, son air rêveur & distrait, son rire forcé, je ne fais quelle contrainte dans ses manieres, le trahirent. Madame de Félicourt l'en gronda, sa fille l'en badina. Avez-vous, Comte, appris quelque nouvelle désagréable, lui dit la premiere? Votre

maîtresse vous traiteroit-elle mal? Seroit-elle volage? Vous avez l'air d'un amant malheureux. Consolez-vous; l'amour vit, dit-on, de querelles & de tracasseries; c'est à travers les épines, qu'il conduit aux roses. Ne seroit-ce pas le Comte, reprit le Maréchal, qui auroit commis quelque infidélité? Il est dans l'âge de plaire & d'être couru. Une belle, qui possède un cœur comme le sien, peut-elle être tranquille? Elle a autant de rivales, qu'il y a de femmes de bon goût.... Si c'est le Comte qui a changé, continue Madame de Félicourt, pourquoi seroit-il triste? Son nouveau choix vaut apparemment mieux que le premier. Si c'est sa maîtresse, mille beautés, comme dit M. le Maréchal, s'empresseront à le venger. Savez-vous, mon enfant, qu'il est dangereux de paroître si affligé de ces petits accidents? Il semble qu'il n'y ait qu'une femme digne de vous; les autres, que votre mépris humilie, sont intéressées à vous en punir. Elles vous supposent des torts,

vous



vous brouillent , pour vous rappeler à elles ; & , quand vous êtes à leurs genoux , elles usent inhumainement de leur victoire. Il n'y a sorte de rigueurs qu'elles n'exercent. Gémissez-vous ? pleurez-vous de leur perte ? elles se croient trop nécessaires , vous menent de caprices en caprices , de fantaisies en fantaisies , & appesantissent le joug sur vos têtes. Eclatez-vous en reproches ? vous servez leur amour-propre , vous faites connoître leurs appas , vous augmentez leur cour & leur réputation. Elles vous remercient au fond du cœur. Une rupture leur attache mille adorateurs. Croyez-moi , cher d'Armenon , se montrer trop sensible à ces especes de perfidies , c'est inviter à être perfide.

Pendant ces plaisanteries , le Comte jettoit furtivement les yeux sur Mademoiselle de Félicourt. Il trembloit qu'elle n'approuvât cette morale. L'indifférence avec laquelle elle l'écouta , quelques regards aussi

doux que tendres, le rassurèrent. Il s'avoua redevable envers Madame de Félicourt de ses leçons, promit d'en profiter; & comme si elles eussent en effet rendu le calme à son ame, il fit presque seul les fraix de gaieté le reste du temps qu'on passa à table. Dès qu'elle fut levée, le Maréchal fit la partie de la dévote; d'Armenon se dispensa de tenir les cartes, en s'intéressant au jeu de Madame de Félicourt: & sa fille se retira chez elle, sous divers prétextes.

Son premier soin fut d'ouvrir le *souvenir* du Comte. Elle lut avidement son Billet, en fut touchée, & mit cette réponse au bas: "Vous êtes coupable, puisqu'une voix  
 „ qui me trouvera toujours attentive & do-  
 „ cile, vous a condamné. Je veux bien attri-  
 „ buer votre témérité à un excès d'atten-  
 „ drissement; il est trop dangereux pour  
 „ nous y exposer davantage. Si vous avez  
 „ quelque douceur à me plaire, j'exige que  
 „ vos sentiments soient aussi honnêtes que  
 „ les miens: quoique j'aie peu d'expérien-



» ce, je suis persuadée que le moyen d'au-  
» gmenter les charmes de l'amour, c'est d'en  
» jouir sans remords & sans reproches de  
» la part de la conscience. Si vous vous  
» soumettez à cette loi, mon foible cœur  
» ne fera que trop sensible.

Elle repassé ensuite dans la piece de jeu, tourne autour de la table, en s'informant de la fortune des joueurs, & laisse tomber le *souvenir* dans la poche du Comte. Tel qu'un Courtisan, à qui le Prince donne à l'oreille une dignité éminente au milieu d'un cercle nombreux de rivaux, goûte, en dissimulant ses transports avec peine, le plaisir de la préférence, & ne s'occupe que de la faveur. Tel le Comte, en sentant son *souvenir*, éprouve un tressaillement de joie, n'ose s'y livrer, réclame contre la bienfaisance & l'ordre du mystere, qui reculent un instant heureux; oublie le jeu & ses intérêts, & ne pense qu'à la réponse de sa maîtresse.

Son trouble, son inquiétude, son impatience perçoient malgré lui. Mademoiselle

de Félicourt en étoit allarmée; heureusement que le jeu attachoit trop sa mere & le Maréchal, pour qu'ils apperçussent ce désordre. Le Comte saisit ce moment, sort & dévore la Lettre. Il la relit vingt fois. Chaque ligne épanouit son cœur; il se promet d'observer tout ce qu'on lui prescrit, & rentre dans le salon, plein de contentement & d'amour. Sa maîtresse remarque une gaieté qui est son ouvrage, & prouve à son amant, autant que la circonstance le lui permet, combien elle se plaît à le partager. Leurs cœurs d'intelligence, trouvent mille moyens de se parler. Les coup-d'œil, les signes, les agaceries, les mouvements de tête & de levres, sont leurs truchements. S'entendre en présence d'une mere & d'un rival, ajoute un nouveau charme aux expressions.

Le Comte avoit vu commencer la partie dans les allarmes, & alors elle alloit trop lentement. Depuis que son cœur étoit consolé, on jouoit trop vite. Aveugles amants!



le même objet fait vos peines & vos plaisirs. Dans un seul instant, vous passez de la crainte à l'espérance; ce qui fut pour vous une source de chagrins, en devient une de délices. Vos jours s'écoulent dans une vicissitude continuelle. Les orages vous poussent au port; au sein du calme, vous essuyez d'horribles tempêtes.

La partie finit enfin. Madame de Félicourt avoit beaucoup gagné. Le Comte proposa de donner revanche au Maréchal; mais son associée alloit souper chez son fils; elle la remit à un autre jour, & il fallut se séparer.

Le Comte étoit convenu dans le jardin, avec sa maîtresse, qu'il ne la reverroit qu'au bout de deux jours. Cet intervalle lui avoit paru nécessaire pour ne point donner lieu aux soupçons, & s'assurer, en affectant tous les dehors de l'indifférence, la liberté d'épancher leurs cœurs. Il avoit souscrit à ces précautions sans balancer. Il n'en sentit l'amertume qu'en s'y conformant. Deux

jours? Quel terme! Il rentra chez lui, occupé de ces tristes idées. Madame d'Armenon étoit seule, elle le fit appeller. Il eût désiré pouvoir rêver à loisir; il se rendit à regret auprès de sa mere. Elle aimoit tendrement ce fils unique, elle en étoit également chérie. Il versoit ses secrets dans son sein, comme dans celui d'une amie; son respect pour elle ne diminuoit point sa confiance. Son air mélancolique & taciturne inquiéta cette mere sensible. Qu'avez-vous, mon fils, lui dit-elle? Quelle tristesse? Hâtez-vous de m'apprendre ce qui peut la causer. Avez-vous perdu au jeu? Ce seroit une bagatelle. Vous auroit-on offensé? Répondez, mon fils, votre état m'effraie. Il hésite un moment. Son embarras excite plus de curiosité. On le presse: ne suis-je plus, reprend-on, cette amie tendre, à qui vous découvriez les replis les plus cachés de votre cœur? à qui vous demandiez des conseils dans des circonstances difficiles? Prends-je



moins d'intérêt à ce qui vous regarde? Ne suis-je pas toujours digne de votre confiance? Ah! mon fils! Auriez-vous commis vous-même quelque action qui vous fît craindre de perdre mon estime?... Non, ma mere; vous m'avez inspiré trop d'horreur du crime; mon cœur n'est capable que de sentiments d'honneur. Il auroit honte de se dégrader; il ne sait que s'attendrir. Oui, ma mere, j'aime, j'aime éperdument, & de deux jours je ne verrai l'objet dont je suis épris.

Madame d'Armenon ne put s'empêcher de sourire au ton théâtral dont il prononça ces dernieres paroles. Je comprends, mon fils que ce temps est long pour un amant. Mais votre passion s'est-elle expliquée? en a-t-on écouté l'aveu sans colere? Vous a-t-on permis de le répéter & d'espérer?... Je suis aimé; mes vœux sont bien reçus, & j'ai moins d'espoir que de crainte.... Voilà une chose difficile à comprendre? Cependant, mon fils, consolez-vous. En

amour, les apparences les plus contraires deviennent bien-tôt favorables. On se défend, sans aspirer au titre d'invincible. Quelle est la beauté qui s'est soumise votre cœur?... Mademoiselle de Félicourt.... A ce nom, sa mere reste immobile, jette sur lui un regard de pitié, soupire, veut parler, & sa langue glacée lui refuse son secours.... J'adore Félicourt, ma mere; j'ai su la toucher. Je lui ai voué ma foi; elle répond à mon amour, par la passion la plus tendre. Je sens que je ne puis vivre sans sa main, & je tremble qu'une autre ne me la ravisse.... La Comtesse s'étoit remise; ah! mon fils, reprit-elle, que vous préparez de chagrins à votre mere & à vous! Ignorez-vous la hauteur insultante de la Félicourt? Cette femme, dont la famille se seroit tenue honorée de notre alliance, nous dédaigne depuis qu'elle est opulente. La place qu'a occupée son mari, le crédit qui y est attaché, le souvenir d'une cour nombreuse qu'il rassembloit chez elle,



elle, nourrissent son ambition, & élevent ses desirs jusqu'aux premières têtes de l'Etat. Sa dévotion même n'est que l'effet de son orgueil. Elle ne l'a embrassée que pour se maintenir par une autre voie dans la supériorité, où le ministère l'avoit mise. Affecteroit-elle de paroître pieuse, sans l'espoir d'ajouter aux hommages des Courtisans, les éloges d'une classe non moins estimable d'hommes? N'a-t-elle pas sacrifié son fils à ses projets de grandeur? Ne voyez-vous pas qu'elle souffre le vieux Maréchal de\*\*\* auprès de sa fille, pour inviter les personnes de son rang à venir occuper cette place? Elle est humiliée, sans doute, de leur voir si peu d'empressement. Je ne doute pas que la fortune & le mérite de cette pauvre enfant n'en eussent déjà attiré plusieurs; mais la fierté arrogante, l'humeur un peu brutale de la mere, les refroidissent: & si cela dure, elle donnera sa fille au Maréchal, qui n'a rien que le tabourer, plutôt que de changer de système. Je ne

*III. Partie.*

C

puis vous dissimuler toutes ces difficultés. Vous connoissez assez ma tendresse pour vous. Que ne dépend-il de moi de combler vos vœux? Le Ciel m'est garant que votre bonheur, mon fils, m'est plus cher que la vie même. J'ai le cœur serré d'être obligée de vous faire envisager des obstacles insurmontables. Mais si vous prenez quelque intérêt à mon repos & à votre propre honneur, vous ferez vos efforts pour vous guérir d'une passion qui ne vous offre que chagrins, qu'humiliations & que malheurs. . . . Ah! Madame, qu'exigez-vous? Mon amour est trop violent pour cesser jamais. J'y trouve trop de charmes, pour que j'ose tenter à m'en affranchir. La solidité de vos raisons m'épouvante, sans m'ôter tout espoir. Je suis aimé. On peut parvenir à gagner Madame de Félicourt. Quels que soient ses projets, sa fille fera parler sa douleur; elle y sera sensible; elle se convaincra que le premier devoir des meres, dans l'établissement de leurs en-



fants, est de consulter leur inclination & leur bonheur. Si cet esprit inflexible est sourd aux cris de la nature, j'aimerai, je serai aimé. Son orgueilleuse politique ne s'étendra pas jusques sur nos cœurs. Si elle nous empêche pendant un temps d'unir nos destinées, notre constance excitera sa pitié; des événements imprévus la détermineront. D'ailleurs, il est un âge où les Loix rendent aux enfans le droit de disposer d'eux....

Madame d'Armenon comprenant qu'il y auroit de l'imprudence de trop insister, remit à un autre temps à faire sentir à son fils, qu'il étoit plus sage d'éteindre une flamme qui ne faisoit que de naître, que de compter sur des circonstances incertaines; & d'abandonner le plus grand bien, que de le devoir au bénéfice d'une Loi qui peut favoriser la foiblesse humaine, & non priver la nature de ses droits. Elle parut donc entrer dans les vues de son fils, & lui promit même de miner peu à peu le

ridicule préjugé qu'il avoit à redouter. Le Comte en eut une joie infinie; & le premier des deux jours qu'il devoit passer sans voir sa maîtresse, fut occupé à penser à elle. Sa mere, dès le lendemain de la conversation dont nous venons de parler, visita Madame de Félicourt. Elle n'oublia pas de plaindre le sort des jeunes personnes mariées à de plus grands Seigneurs qu'elles; elle en cita mille exemples que le siecle lui fournit. Son amie approuva en apparence tout ce qu'elle dit sur cette matiere; elle ne s'apperçut, ni que c'étoit son foible qu'on attaquoit, ni le dessein qu'on avoit. Mademoiselle de Félicourt étoit présente. Ravie que sa mere fût touchée des raisons & des exemples que Madame d'Armonon alléguoit; & voyant par cette conversation que son fils l'avoit instruite de leurs sentiments mutuels, se livra à la douce espérance, qu'un jour ils pourroient ne pas déplaire à sa mere. Dans un moment où celle-ci étoit passée dans une autre piece,



elle demanda, en rougissant, à Madame d'Armenon, ce que faisoit son fils. Il vous aime, & je ne vous plains pas moins que lui. Croyez-moi, cessez de le voir. Vous m'êtes trop chers tous deux. Je tremble à l'idée des tourments que votre passion vous causera.

Elle n'en put dire davantage. Madame de Félicourt rentra, & sa fille alla pleurer dans son appartement. Madame d'Armenon s'en douta, & fut affligée de lui avoir donné un conseil si dur. Elle devint toute mélancolique, & craignant que sa tristesse n'eût quelques fâcheuses suites, elle se retira.

Le Comte qui soupiroit après le moment de la revoir, n'étoit point sorti. Il courut lui parler de sa chère Félicourt : elle lui raconta fidèlement ce qui s'étoit passé. Il fut transporté aux preuves du souvenir de sa maîtresse, & embrassa plusieurs fois sa mere; mais quand elle lui apprit l'émotion & la douleur qu'elle lui avoit causées, il en fut abattu. Qu'avez-vous fait, ma mere,

s'écria-t-il? Vous devancez nos peines, en voulant nous les épargner. Vous affligez Mademoiselle Félicourt, au-lieu de l'aider de vos soins & de votre amitié. Vous me déchirez le cœur, & vous devriez me féliciter d'avoir touché le sien. Si vos conseils sont suivis, si je perds Félicourt, & que je ne puisse perdre la vie, j'irai traîner mes malheureux jours par toute la terre; j'abhorrerai tout le Genre-humain.... Votre passion vous aveugle-t-elle au point de méconnoître le tendre intérêt que je prends à votre bonheur? Vous croyez vos blessures incurables? Sur quel fondement? Avez-vous fait le moindre effort pour les fermer? Vous assurez que vous n'y réussiriez pas. Les passions viennent d'une fermentation violente des humeurs. Si celle-ci duroit, elle anéantiroit le corps qu'elle tourmente. Ses premiers accès se passent comme ceux de la fièvre. L'équilibre se rétablit, & il ne reste plus de chaleur que ce qu'il en faut, pour réparer les forces perdues



dans le moment de crise. Il ne peut y avoir d'amour éternel, parce qu'il n'y a point de desir qui le soit. Leur multitude se succede, & nous tyrannise tour à tour. Le goût peut les remplacer; un certain charme attaché à l'habitude peut lui survivre; mais quelle différence de vivacité! Voilà pourtant, mon fils, tout ce qui nous reste des plus impétueuses de nos affections. C'est après cet état de langueur qu'un amant court, quand il sacrifie tout à l'objet de ses vœux. Bien plus, mon cher enfant, vous mettez votre bonheur à vous attacher inviolablement à votre maîtresse. Je veux même que vous trouviez quelque douceur à être aimé, en dépit des oppositions, des revers, des persécutions. Jetez un coup d'œil sur ce que votre maîtresse aura à en souffrir? mauvais traitements, haine, clôture; tel sera le prix de sa constance. Agitation continuelle, déchirements de cœur, pleurs, gémissements; tels seront les jeux de son printemps. Vous êtes trop généreux pour ne pas frémir à

l'idée d'un pareil supplice; pour ne pas être dévoré toute votre vie de remords, d'avoir fomenté dans ce jeune cœur un feu qui change le premier des bienfaits du Ciel, dans une source d'amertume & de larmes.

Elle s'arrêta un moment ici, pour observer l'impression que ce discours feroit sur l'esprit du Comte. Il étoit immobile, accablé, & n'osoit lever les yeux sur sa mere. Pour achever de l'ébranler, elle reprit ainsi la parole: vous êtes sensible, mon fils, à des maux que votre conduite peut attirer sur Mademoiselle Félicourt: que j'aime à vous voir rongir d'un sentiment qui consulte moins l'intérêt de celle qui l'a fait naître, que le vôtre propre. C'est ainsi qu'une belle ame s'oublie soi-même, pour assurer le repos de ce qu'il aime. Oui, mon cher Comte, celui de votre maîtressé dépend du sacrifice de votre passion. Je suppose que son amour pour vous, résiste à la persécution; car sa mere, par mille moyens, peut empêcher qu'elle n'ait re-



cours à la loi. Il vient un âge, mon fils, où les passions s'amortissent, où la raison prend le dessus, où ce qu'on a perdu donne horreur de ce qu'on a désiré trop longtemps. C'est dans ce cruel moment qu'il faut considérer Félicourt. Les fleurs de la jeunesse, flétries dans les larmes; le plus beau période d'une vie si courte, perdu sans retour; les avantages de la fortune foulés aux pieds, dans le temps même d'en jouir; les dédains d'une société, dont quinze ans plutôt on eût fait les délices; les honneurs inséparables d'un rang où on avoit droit de prétendre; un avenir qui ne présente qu'abandon, que solitude, que regrets. Ce sont là les reproches qu'on se fera d'avoir écouté une passion aveugle. Un repentir cuisant, un désespoir affreux en seront les suites. On ne vous regardera plus que comme un perfide, qui aura empoisonné une belle vie. Votre mémoire sera un fardeau insupportable. On n'entendra votre nom qu'en frémissant. Votre vue

excitera le trouble & la confusion. On fuira jusqu'aux lieux où vous aurez été. Pourriez-vous, oh! mon fils, comparer cette horrible situation, à la peine légère que votre maîtresse souffrira, pour imposer silence à une ardeur d'un moment?... Ç'en est trop, ô mere cruelle & tendre! vous me déchirez le sein... Je me crois d'avance l'opprobre de la Nature. Vous serez obéie. Ce soir même, veille d'un jour si ardemment désiré, je m'éloigne, je suis un objet trop cher à mon cœur. Je perdrois la vie, plutôt que de lui causer le moindre des regrets que vous me peignez.

Madame d'Armenon lui tend les bras, aussi attendrie que pénétrée d'une soumission qu'elle n'espéroit pas; ses soupirs se mêlent à ceux de son fils. Revenu un peu à lui, il ordonne qu'on lui apprête sa chaise de poste; écrit d'une main tremblante à sa maîtresse son départ, & les motifs qui le déterminent; & prie sa mere de lui remettre ce billet fatal. Tout fut bien-tôt



préparé. Ses adieux à sa mere furent tels que la conjoncture les permettoit ; & il partit pour la Terre d'un oncle, qui n'étoit éloignée de Paris que de quinze lieues.

Sa mere pleura amèrement en le voyant monter dans sa chaise. Elle avoit peine à concevoir qu'un jeune homme de seize ans eût assez de docilité & de raison, pour sacrifier un penchant fougueux à un sentiment de générosité. Elle se rendit le lendemain chez Madame de Félicourt, Heureusement elle étoit sortie. Elle passa chez sa fille, ne lui donne point la Lettre du Comte, & se contente de lui dire qu'un exprès arrivé la veille, leur avoit annoncé que M. d'Armenon, son beau-frere, étoit dangereusement malade, & que son fils avoit pris la poste sur le champ ; qu'à peine avoit-il eu le temps de faire les dispositions les plus nécessaires pour ce voyage précipité, & qu'il ne tarderoit pas à lui écrire, pour réparer une incivilité forcée.

Mademoiselle de Félicourt fut affligée

d'un départ si brusque; mais prenant une confiance entière dans l'air de franchise de Madame d'Armenon, & dans des promesses qu'elle ne doutoit pas qu'elle ne lui fît de la part de son fils, elle n'accusa plus que le sort de ce contre-temps. Madame d'Armenon, qui vouloit l'amener par le dépit à la résolution d'oublier son fils, ne la laissa pas long-temps dans cette espece de tranquillité. Vous croyez donc, Mademoiselle, que d'Armenon vous écrira, en effet? Vous connoissez bien les jeunes gens de nos jours! Ils nous disent qu'ils aiment, parce que cela est amusant, & qu'ils ne nous croient pas faites pour une conversation plus sérieuse. Loin de nous, ils répètent leurs fadeurs à d'autres; ils se décident toujours en faveur du moment. L'amour chez eux n'est qu'une fantaisie agréable; & chaque jour a sa fantaisie. La constance? Ils en rient. Ils n'aiment que les plaisirs faciles. Les ruptures leur font honneur. Je ne prétends pas dire que mon fils suive



exactement cet usage: je ne répondrois pas non plus qu'il s'en éloignât trop. L'exemple est si séduisant!... S'il est à la mode, on peut s'y mettre aussi, & rendre indifférence pour indifférence. Si je m'étois trompée sur son compte, le mépris, la haine me vengeroient de lui & de ses semblables. Mais, Madame, pourquoi m'alarmez-vous? Vous a-t-il donné lieu de soupçonner sa façon de penser? Ah! sans doute: vous ne me pressentiriez pas, si vous n'aviez la certitude de mon malheur. Hélas! tout ingrat qu'est le Comte, je sens que je l'aimerai toute la vie. Qu'elle sera donc déplorable! Ciel! daigne au moins l'abréger.

Madame d'Armenon, sensible à sa douleur, s'efforça à la dissiper. Elle l'assura qu'elle n'étoit point certaine que son fils lui fût aussi peu attaché; qu'elle n'en jugeoit que d'après les mœurs générales, qui souffroient des exceptions. Cependant, vous l'avouerez-je, charmante Félicourt; je ne sais si je dois désirer que le Comte

en soit une. Que n'est-il digne, en effet, de toute votre indignation! Vous parviendriez avec un peu d'efforts sur vous-même, à le dédaigner, à l'oublier. Vous entreriez alors dans l'heureuse carrière, où la fortune & la voix d'une mere vous appellent. Au contraire, plus mon fils saura vous plaire, plus j'entrevois que vous serez à plaindre....

Mademoiselle de Félicourt alloit repliquer. Un Valet vint inviter Madame d'Armenon de passer chez sa maîtresse, qui étoit de retour, & qu'on avoit instruite de son arrivée. Cette amante n'eut que le temps de la conjurer de ne point perdre espérance, de continuer à ébranler sourdement le système de sa mere, & de ne pas la priver de son amitié & de son secours.

Elle resta quelque temps seule à se livrer à mille réflexions, que ce qu'elle venoit d'entendre fit naître. Le Comte étoit-il un ingrat? Désespérant d'obtenir sa main, cessoit-il de la mériter? Quelque pressé qu'ait



été son départ, n'auroit-il pas dû venir l'en informer, ou au moins lui écrire deux mots? Toutes ces idées lui caufoient une inquiétude qui influa sur son humeur, jusqu'à ce qu'une nouvelle plus affligeante mît le comble à sa situation.

Vers le milieu de la nuit suivante, Madame d'Armenon reçut un Courier de la part de son beau-frere, qui lui mandoit que son neveu étoit arrivé avec une grosse fièvre, & que les réponses vagues & entortillées du Médecin faisoient craindre qu'il n'y eût du danger. Elle partit sur le champ, emmenant avec elle un Docteur de Paris, & donna ordre à un Laquais d'aller le matin dire à Madame de Félicourt, & à sa fille, que son frere étoit plus mal, & qu'elle avoit pris la poste la nuit, pour se rendre auprès de lui.

Mademoiselle de Félicourt tire le Commissionnaire à l'écart. Inquiete & soupçonneuse, elle le tourne, le sollicite, jusqu'à ce qu'il lui déclare la vérité. Appre-

nant que son amant lui-même est en danger, elle congédie le Laquais, & s'abandonne à l'affliction la plus amere. Son cœur soulagé par une abondance de larmes, elle ne reprend ses esprits que pour déplorer le sort du Comte, & réfléchir que dans le récit du Laquais, il n'y avoit pas un mot du message, & de la maladie de M. d'Armenon. Je suis trompée, s'écrie-t-elle; mon amant n'a entrepris ce malheureux voyage, qu'aux instances de sa mere! Elle l'a éloigné de moi, pour l'engager à m'oublier. Sa maladie est la suite de la violence qu'il s'est faite en obéissant; suite touchante & funeste! qui me prouve qu'il m'aime, & qu'on expose ses jours pour rompre les nœuds que nos cœurs ont formés. On n'y réussira enfin peut-être que trop. Mere aveugle! Ce sont tes idées d'élevation, qui font couler les premières larmes de l'amour? Ce sont elles qui me privent de ce que j'ai de plus cher, & qui menacent ses jours. Mais! J'ose me révolter



ter contre une mere.... Suis-je à moi? La Nature ne m'a-t-elle pas mise dans sa dépendance, comme un bien qu'elle a acquis au péril de sa propre vie? Amour! Ne te fais-tu sentir, que pour étouffer la voix du devoir le plus sacré? Le Comte & sa mere en ont horreur. Ils fuient le précipice où je suis prête à tomber. Ils aiment mieux me déchirer le cœur, que de me rendre coupable. Ils prévoient l'abyme de maux, où un penchant, désavoué par des parents, entraîne. Le Comte sacrifie sa passion à mon repos. Imitons ce sentiment délicat. Immolons mon repos à l'obéissance maternelle.... Le Comte ne m'aimera donc plus! Je ne le verrai point? Il mourra, & je l'aurai mis au tombeau! Ne puis-je éviter un crime, que pour en commettre un autre?... Non, cher Comte; s'il ne faut pour te rendre à la vie, que des preuves de mon amour, tu ne mourras point. Après tout, je ne désespere point que ma mere change d'avis. D'ailleurs, si elle me défend d'être l'épouse

du Comte, j'obéirai. Ses droits seroient tyranniques s'ils s'étendoient jusqu'à nos sentimens. Nous les regarderons comme d'autant plus précieux, qu'ils seront notre unique bien, notre seule consolation.

Mademoiselle de Félicourt s'arrêta à ce parti, qui, dans ses idées, concilioit merveilleusement son devoir avec son amour; & elle écrivit cette Lettre au jeune d'Armenon. « L'amour vous punit bien cruellement, cher Comte, de m'avoir abandonnée. Je tremble pour vos jours. Si les miens vous sont chers, vous quitterez un projet qui me met au désespoir. On ne peut m'enlever votre cœur qu'avec la vie. Si vous faites le cas que vous devez de ma tendresse, vous vous consacrerez pour une personne qui ne respirera jamais que pour vous. Si les obstacles vous effraient, la douceur d'être aimé doit vous encourager & vous consoler. Revenez, cher amant, auprès d'une infortunée, que votre état accable



„ d'effroi & de douleur. Chaque moment  
„ m'enfonce un nouveau poignard dans le  
„ cœur. Tout ce que j'entends autour de  
„ ma chambre, me glace d'horreur. Cha-  
„ que fois qu'on m'approche, il me sem-  
„ ble qu'on vient m'apprendre un mal-  
„ heur, dont la pensée seule m'ôte la force  
„ & la connoissance.

Elle donna cette Lettre à un homme af-  
fidé, en lui prescrivant de la remettre au  
moins à Madame d'Armenon, de rester à  
la Terre de\*\*\* tant que le Comte y seroit  
malade; & de ne pas manquer de l'infor-  
mer chaque jour de son état.

Madame d'Armenon avoit trouvé son  
fils dans une fièvre & un abattement,  
que tous les remedes ne pouvoient dissi-  
per. Le Médecin, qui en connoissoit la cau-  
se, assuroit que la guérison du corps dé-  
pendoit uniquement de celle de l'esprit.  
Ils étoient à en conférer, quand la Lettre  
arriva. Madame d'Armenon la lut; le Mé-  
decin, à qui elle la communiqua, obtint,

par ses instances réitérées, que le malade en feroit lecture; & ils la lui portèrent. Le jeune d'Armenon dévore ce charmant écrit, le baise vingt fois, le mouille de ses larmes; regarde sa mere d'un œil, qui lui reproche de l'avoir excité à s'éloigner, & à triompher d'une passion couronnée du plus tendre retour. Déterminée par sa sensibilité & par l'espoir de sauver son fils: guérissez-vous, mon enfant, lui dit-elle; je vous promets de vous ramener à Paris, aussi-tôt que vous pourrez supporter la litte, & de ne plus m'opposer à vos vœux.

Ce peu de mots rend la consolation & la vie à son cœur. Il s'ouvre aux doux transports de la joie. Elle ranime ses sens affoiblis. Ses yeux éteints brillent du feu du plaisir. Telle une rose, frappée des rayons brûlants du Soleil, renaît à la fraîcheur d'une belle nuit, étend ses feuilles à une rosée vivifiante, se relève sur sa tige, & semble saluer l'aurore bienfaisante. Le Comte tend les bras à sa tendre mere; oppressé de



mille mouvements délicieux, sa langue ne peut articuler une parole; il ne s'explique que par ses soupirs.

Le Médecin satisfait de ces heureux commencemens, jugea à propos de laisser son malade se livrer en liberté à ses agréables réflexions. Elles opérèrent mieux que le plus grand spécifique. Dès le lendemain, il se promena dans le parc, & le jour suivant fut fixé pour retourner à Paris.

L'aimable Félicourt avoit reçu ces cheres nouvelles. Le Commissionnaire qui avoit été présent à la lecture que le Comte avoit faite de sa Lettre, n'avoit pas manqué de lui rapporter les promesses de Madame d'Armenon à son fils, l'effet de cette complaisance, & celui de sa Lettre. Elle en eut une satisfaction inexprimable, & ne s'occupa plus que du soin de fixer son amant, & de l'emporter sur lui par sa tendresse.

Le Comte, de retour à Paris, eut peine à se rendre à l'avis de sa mere, qui le pressa de ne voir sa maîtresse que le lendemain.

L'intérêt seul de son amour, modéra une impatience qui auroit pu avoir des suites fâcheuses. Demander des conseils pour gagner Madame de Félicourt, discuter son caractère pour découvrir l'endroit foible, proposer des moyens d'attaque, les rejeter, prendre des mesures, en considérer l'avantage & l'inconvénient, balancer plusieurs résolutions, paroître embarrassé de leur choix. Telle fut la matiere de l'entretien entre la mere & le fils, jusqu'à l'heure où il fallut se séparer pour prendre quelque repos.

L'idée de revoir sa chere Félicourt, l'espoir d'en abréger le terme dans les bras du sommeil, & un peu de fatigue, le firent jouir de ses douceurs, sans interruption, jusqu'au jour.

Dès que la bienséance le lui permit, il se fit annoncer chez Madame de Félicourt. Une certaine pâleur répandue sur son visage, un reste de foiblesse, passèrent aux yeux de cette Dame pour l'effet de son in-



quiétude sur le sort d'un oncle, & du zele qu'il lui avoit témoigné dans sa maladie. Elle félicita le neveu, que le Ciel eût rendu M. d'Armenon à leurs vœux; (car il lui avoit dit qu'heureusement il étoit hors de danger.) & le pria de passer dans l'appartement de sa fille pour quelques moments.

Quelle plume pourroit peindre l'ivresse de ces deux amants? Réunis après des efforts pour ne plus se voir, par l'ordre d'une mere qui les cause: que de motifs de surprise & de joie! Que la pâleur & la foiblesse du Comte intéressoient sa maîtresse! Elle y voyoit la marque d'une vaine tentative, & d'un amour triomphant. L'un avoit effacé l'autre de son cœur. Ses premiers sentiments n'étoient qu'une chaleur mourante, en comparaison de la flamme dont elle étoit consumée. Long-temps immobiles, leurs yeux attachés l'un à l'autre, s'exprimerent seuls les mouvements tumultueux qui leur ôtoient la faculté de parler.

Leurs sens, presqu'engourdis à force d'affections, sembloient ensevelis dans un épuisement stupide. Dès qu'ils furent un peu revenus de cette léthargie délicieuse, ils se jurèrent un attachement & une confiance à l'épreuve de tous les traits du sort. Le Comte en scella le serment par mille baisers imprimés sur une main qu'il approchoit de son cœur. Félicourt le regardoit, & gémissoit de ce que de si heureux moments n'étoient point ratifiés par une cérémonie sainte & indispensable; & de ce qu'elle ne seroit peut-être que le prix de plusieurs années de larmes. Ces cruelles idées étoient bien-tôt effacées par de plus douces impressions.

Ils ne s'en occuperent pas tellement, qu'ils ne songeassent à se ménager une correspondance aisée, pour se communiquer leurs projets & leurs sentiments, en cas de revers. La femme-de-chambre de Mademoiselle de Félicourt, leur parut plus propre que tout autre à cette espece d'intrigue.



trigue. Elle étoit adroite, ingénieuse, & très-attachée à sa maîtresse. On la mit du secret : elle offrit tous les services dont elle étoit capable. La première preuve qu'elle crut devoir donner de son intelligence, fut d'opiner que le Comte se retirât, sans attendre que Madame de Félicourt le fît rappeler. Mademoiselle lui dira, ajouta-t-elle, que vous êtes parti après une visite très-courte. Cette précipitation, cet air d'ennui & de froideur, en impose aux plus soupçonneux. Il est important de paroître ce qu'on n'est pas, pour jouir sans tracasserie de ce qu'on est. On voulut repliquer; elle insista. Le besoin qu'on avoit de son entremise, & la crainte de débiter mal avec elle, déterminèrent le Comte à se retirer.

Peu après, Madame de Félicourt l'envoya prier de se rendre auprès d'elle. Sa fille répondit qu'il étoit parti depuis longtemps, & passa elle-même dans son appartement. D'Armenon vous a bien-tôt

quittée, lui dit-elle? Ce pauvre garçon m'a fait pitié. J'aime à le voir sensible aux maux de ses parents. Il a l'ame belle; c'est dommage que cela croupisse dans la nonchalance, & ne cherche point à s'avancer. C'est un grand défaut, ma fille, que de manquer d'ambition. Avec cet aiguillon des grandes ames, on parvient à tout. On voit à ses pieds des Seigneurs indolents qui envient un rang auquel la paresse les a soumis. C'est à ce rang suprême, où je desire vous élever, ma chere enfant. Je veux que vous me deviez une dignité si éminente, que vous n'apperceviez les autres hommes que comme des insectes rampants sous vos pieds. Je ne vous demande que de la docilité; vous êtes riche, vous avez de la beauté. Le seul éclat, digne de ces rares avantages, est celui de la grandeur. Mon expérience, la noblesse de mes sentiments, vous en répondent. N'est-il pas bien doux d'être au-dessus des autres? de recevoir les hommages de gens qualifiés?



de les mettre dans la poussiere d'un coup d'œil ? d'avoir leur sort dans ses mains ? d'être recherché des plus grands, ou de vivre avec eux ? de fendre avec pompe la foule d'une vile populace ? de partager la splendeur des Souverains ? d'être admis à leur cercle, à leur familiarité ? Oui, ma fille, les honneurs du Louvre, pour vous, sont l'objet de tous mes desirs. Quand je vous en verrai jouir, je serai consolée de la solitude, de l'obscurité, où la mort de votre pere m'a plongée. Je mourrai pleinement satisfaite.

Mademoiselle de Félicourt, avec un sourire forcé, la remercia honnêtement de son zele, & s'efforça, malgré le cri de son cœur, à lui marquer de la reconnoissance. On juge assez quelle violence elle se fit; combien ses sentiments étoient peu d'accord avec ceux de sa mere; & combien cette conversation renouvela ses inquiétudes & ses craintes. Elle eut peine à contenir son trouble, & revint chez elle dé-

espérée d'en être sortie. Elle y donna un passage libre aux larmes & aux soupirs qui l'étouffoient; puis rappelant ses forces: vains honneurs, se dit-elle à elle-même, se peut-il qu'on vous sacrifie aveuglément le contentement, la félicité du cœur? Cher *amant!* Ta naissance te met de pair avec les Grands du Royaume; il y en a peu parmi eux qui dédaignassent ton alliance; & ma mere, follement enivrée du faste des dignités, où la fortune seule élève souvent, te reproche une modération toujours digne d'estime. Doit-elle exiger que je partage son injustice, que je sois la victime d'une fierté si opposée à la piété qu'elle affecte? Ah! sans doute, elle l'exigera! Que deviendrai-je? Avenir cruel! Tu n'offres à mes yeux qu'un abyme de maux. Je les souffrirai avec courage; j'y succomberai plutôt que de perdre mon amour.

Sa mere avoit été frappée de l'air de froideur avec lequel elle avoit reçu ses



promesses, & en avoit conçu des soupçons, qu'elle étoit résolue d'éclaircir. La tristesse extrême, où sa fille parut le reste de la journée, ne servit pas peu à la confirmer dans ses idées. L'observer avec le Comte, étoit à son gré un moyen lent & incertain; ils pourroient s'en appercevoir, & se tenir sur leurs gardes. Elle en imagina un plus sûr. Elle traita sa fille avec bonté; lui dit qu'elle étoit dans l'âge où les passions exerçoient leur empire absolu; que l'amour étoit la première qui se fît sentir aux jeunes cœurs; que sûrement le vieux Maréchal ne lui en avoit point inspiré: mais que si d'autres avoient été plus heureux, elle avoit droit à sa confiance; & quelles que fussent ses vues, elle avoit son bonheur trop à cœur, pour ne pas tout sacrifier à le lui procurer selon ses propres inclinations.

Mademoiselle de Félicourt vit le piège, & répondit avec la même dissimulation, qu'elle étoit apparemment trop jeune en-

core pour éprouver le sentiment dont elle lui parloit, qu'elle n'avoit de penchant, ni pour le Maréchal de\*\*\*, ni pour personne; & que si cela arrivoit, elle comptoit assez sur sa tendresse, pour oser lui découvrir ses plus intimes secrets. Je connois, reprit sa mere, votre attachement à vos devoirs, & je ne doute point que vous ne me choisissiez de préférence pour votre confidente. Je ne suis pas moins assurée que vous n'ouvrirez jamais votre cœur à des passions indignes de vous. Vous n'aurez donc, ma chere fille, à craindre de ma part, ni oppositions, ni contrariétés. Par exemple, je me repens de vous avoir peut-être indisposée contre le Comte d'Armenon; c'est un Seigneur aimable, d'un excellent naturel, qui a droit, par sa naissance, aux premieres places. Ce que j'appellois tantôt nonchalance en lui, peut être regardé comme grandeur d'ame. Le vrai mérite a raison de dédaigner des dignités qui devroient le prévenir, & que des



brigues humiliantes lui enlevent. Je ne serois pas fâchée que vous eussiez jetté les yeux sur lui. Je pense qu'il rendra une femme très-heureuse.

Elle se tût, pour juger des impressions que ce discours feroit sur sa fille; celle-ci eut d'abord attention de ne rien laisser échapper qui la trahît. Mais, l'éloge du Comte, dans la bouche de sa mere, son air de sincérité, une lueur d'espoir, la séduisirent. Elle ne fut pas assez maîtresse d'elle-même, pour cacher tous les mouvements de sa joie. Sa mere en frissonna d'horreur; & continuant à user d'artifice, elle prit son parti, d'après les lumieres qu'elle venoit d'acquérir, & se contraignit jusqu'à traiter sa fille avec plus de douceur & de complaisance que de coutume. Cette infortunée se livra toute la soirée aux plus douces espérances. Elle ne voyoit que l'image d'une félicité prochaine. Elle rougissoit d'avoir pensé que sa mere eût eu dessein de la tromper; & se proposoit de presser son

amant de profiter de ses favorables dispositions, & de ne pas lui laisser le temps de revenir à son premier système. Vaines illusions! Si elle vous dût une nuit tranquille, & une attente agréable; que son réveil fût plein d'amertume! C'est à lui que commença l'époque de dix-huit années de pleurs & de gémissements.

Madame de Félicourt avoit donné les ordres les plus précis, pour que sa porte fût toujours fermée au Comte & même à sa mere. Le premier s'étoit présenté, & avoit essuyé l'affront d'un refus. Il l'écrivit à sa maîtresse, par la voix d'un Commissionnaire inconnu, adressé à sa femme-de-chambre. Cette Lettre fut un coup de foudre pour Mademoiselle de Félicourt. Elle resta plus d'une heure sans force, sans connoissance, & dans un horrible tremblement. Elle revint à force de secours. Il ne s'agit pas de pleurer, Lisette, dit-elle à sa confidente, il faut me préparer à souffrir, Ceci n'est que le prélude des peines que



j'ai prévues. De loin, elles n'ont point ébranlé mon amour. Je supporterai leur atteinte avec la même fermeté. Je serois malheureuse, en passant dans les bras d'un autre. J'aime mieux l'être, en m'occupant sans cesse de ma passion. J'aurai la consolation de justifier mes tourments par leur cause. Je jouirai du moins des charmes de la fidélité.... Mon amant aura-t-il la même constance? Je tremble que les différens ne le fassent changer. Ah! Lisette, je n'ai point d'autre crainte. Elle apprit au Comte, dans la réponse qu'elle lui fit, la trahison que sa mere avoit employée pour lui arracher le secret de son cœur; protesta qu'elle seroit à lui jusqu'au tombeau, & l'engagea à se déguiser, à s'introduire dans la maison, en demandant à parler à Lisette, & lui envoya cette réponse par celui qu'elle avoit dépêché à la Terre de\*\*\*.

Elle descendit à son ordinaire chez sa mere: celle-ci la reçut froidement, ne tarda pas à l'accabler de reproches, & à lui

juré, avec imprécation, qu'elle ne verroit jamais le Comte; & que si elle s'appercevoit qu'elle entretînt la moindre intelligence avec lui, elle la forceroit d'épouser sur le champ le Maréchal de\*\*\*. Elle répondit avec un courage qui étonna cette orgueilleuse hypocrite: Vous n'aurez point, Madame, de gendre que de mon choix, ou vous n'aurez bien-tôt plus de fille. Je ne me marierai point sans votre consentement, & vous ne disposerez pas de mon cœur sans le mien. Vous êtes ma mere, & vous me destinez le sort le plus déplorable! Vous m'aimez, & vous me traitez en ennemie! Hélas! je n'oublie point que je vous dois la vie. Le Ciel m'est témoin que ma tendresse, ma reconnoissance, mon respect pour vous ne peuvent s'accroître. Daignez, ma chere mere, vous souvenir que le bonheur d'une existence que je vous dois, dépend de vous. Puis-je la regarder comme un bienfait, si tous les instans en sont chargés d'amertume & de tourments?



Quelques larmes coulerent de ses yeux. Sa mere, enflammée de courroux, repliqua, qu'elle sauroit la contraindre à l'obéissance, & passa dans son cabinet. Mademoiselle de Félicourt remonte chez elle, & confere avec Lifette des mesures les plus capables de tromper la vigilance de sa mere. Si j'étois à votre place, Mademoiselle, lui dit sa femme-de-chambre, je la forcerois bien à accomplir vos desirs... Comment cela, Lifette?... Comment! Oh! Je le fais bien.... Apprends-moi.... Non, non; vous avez des scrupules; vous vous fâchiez. Ce conseil mettroit pourtant fin à vos maux.... Quel est-il, Lifette? Je veux absolument que vous me le disiez.... Eh! bien, usez-en avec votre amant, comme s'il étoit votre époux. Ne faudra-t-il pas qu'il le devienne malgré votre mere? Oseroit-elle vous déshonorer aux yeux du Public, plutôt que de vous donner à un homme, qui ne demande qu'à vous épouser.... Quelle proposition? Moi! j'acheterois le repos par une infamie. Je

violerois les loix du devoir & de la pudeur ? Ah ! plutôt mourir cent fois. Gardez-vous de me tenir jamais de pareils propos, & de me laisser seule avec le Comte ; ou éteignez mon indignation... N'en parlons plus : gémissiez, pleurez tout à votre aise ; vous en avez le temps de reste.

Lifette se retira d'un air de dépit. Sa maîtresse se jette sur son lit, agitée des plus sombres réflexions. Le Comte vint à la brune, travesti en domestique. Lifette l'introduisit dans la chambre de Mademoiselle Félicourt, & fut présente à toute leur conversation. Ce que la douleur a de plus touchant, l'amour de plus tendre, les serments de plus solennel, y fut répété. On conclut ensuite que le Comte seroit agir M. de Félicourt, le Directeur de sa mere, & tous ceux qui avoient empire sur son esprit. Après ces arrangements, & les promesses de se revoir le lendemain de la même maniere, Lifette fit retirer le Comte, de peur qu'une trop longue visite ne fut remarquée. On se se-



para avec quelque espérance, que de puissantes sollicitations auroient un bon succès.

Pendant huit jours, Madame de Félicourt fut pressée par ses parents, par ses amis. Ils employèrent ce que les représentations, les larmes, les instances ont de plus fort & de plus pressant. Ils lui rappellerent les devoirs de mere; ses soins passés pour une fille, prête à en recueillir le fruit; l'intérêt que la Nature lui prescrivoit de prendre à son bonheur; l'indécence, la dureté même d'un entêtement qui s'y opposeroit; les principes de charité, de compassion, & d'une juste condescendance, puisés dans une Religion qu'elle professoit avec zele; l'opinion enfin qu'elle donneroit au monde de son caractère: rien n'ébranla ce cœur inflexible. Fatiguée de tant d'importunités, elle ne voulut plus voir personne, défendit à sa fille de sortir de sa chambre, & renouvela les ordres les plus sévères de lui empêcher toute communication au-dehors.

Cet excès de rigueur découragea quel-

que temps sa déplorable fille. Mais réfléchissant que trop d'abattement pourroit ralentir l'ardeur de son amant, & qu'elle n'avoit plus à compter que sur son courage, elle prit un air décidé & serein. Le Comte arriva sur ces entrefaites, & fut surpris de la force de son esprit. Aimons-nous, lui dit-il, chere Félicourt? Une mere barbare ne peut éteindre des sentiments qui m'animeront jusqu'au dernier soupir; abandonnons le reste à la Providence. Aimons-nous, reprit-elle, le Ciel est juste, il nous regardera peut-être en pitié. Pendant ces effusions de cœur, Lisette étoit sortie. Sa Maîtresse la sonna, & elle ne revint que long-temps après. Que deux cœurs nourris d'amertumes s'ouvrent facilement aux impressions du plaisir! Ces tendres amants se regardent: Mademoiselle de Félicourt est interdite & inquiète. Le Comte se hazarde à lui prendre un baiser. L'oubli d'elle-même passe de ses levres jusqu'au fond de son ame. La pudeur murmure en vain. Li-



ivresse des sens étouffe sa voix, & une ivresse en est le prix.

Quand ils furent revenus à eux, Mademoiselle de Félicourt regarda le Comte d'un air plein de langueur & de confusion. Votre honneur, Monsieur, lui dit-elle, est engagé à réparer le mien. Vous seriez un malheureux, si vous m'abandonniez. Une prompte mort se vengeroit de votre perfidie; & la mémoire d'une infortunée, sans cesse présente à vos yeux, furie implacable, vous déchireroit le cœur jour & nuit... Chere amante, que le Ciel me punisse dans toute la sévérité de sa puissance, si vous avez jamais l'ombre d'une infidélité à me reprocher! Dès ce moment, mon cœur, ma destinée sont attachés aux vôtres; ni les persécutions, ni les revers, ne parviendront jamais à les en separer. Tendre Félicourt, que ne puis-je, en versant tout mon sang pour vous, convaincre votre esprit de la sincérité & de la constance de ma passion!...

Lisette entra, comme il prononçoit ces

derniers mots. Sa maîtresse la querella foiblement de sa longue absence. Elle s'excusa en souriant, & avertit encore le Comte qu'il se compromettroit, s'il restoit plus long-temps. Les adieux furent des plus vifs. Félicourt permit à son amant de l'embrasser, & son cœur le suivit au défaut de ses yeux. Deux mois s'écoulerent dans une intelligence parfaite. Mademoiselle de Félicourt avoit des preuves certaines qu'elle seroit bien-tôt mere, & s'occupoit des moyens de déterminer la sienne à la rendre épouse. Celle-ci sembloit s'être un peu adoucie. Elle lui permettoit de passer plusieurs heures avec elles. Sa porte n'étoit plus fermée. Elle avoit mené sa fille souper chez Monsieur de Félicourt. Celui-ci l'avoit conduite à la Comédie. Le Maréchal de\*\*\* avoit recommencé ses visites. Quoique Mademoiselle de Félicourt le reçût très-froidement, & parlât à sa mere de son amour pour d'Armenon, sans ménagement, elle ne paroissoit point y faire trop d'attention.

Un



Un jour, un de ceux qu'elle avoit chargé d'éclairer la conduite de M. d'Armenon & de sa fille, vint lui dire, qu'en traversant le vestibule, il avoit rencontré le Comte en habit de perruquier. Elle entre en fureur, fait venir le Suisse, pour savoir chez qui venoit le prétendu coëffeur. Celui-ci avoua qu'il avoit demandé la femme-de-chambre de Mademoiselle. Lisette fut appelée, & soutint qu'elle n'avoit vu personne, & qu'elle n'avoit point quitté sa maîtresse. Madame de Félicourt parut contente de sa réponse, & la renvoya. Transportée de rage d'avoir été trompée par des enfants, vingt fois elle fut sur le point de sonner sa fille. Mais la crainte de faire trop de bruit dans le premier mouvement de sa colere, l'en empêcha. Elle remit cette scene après souper. En attendant, elle s'abandonna aux réflexions que ces visites clandestines, & la résolution d'une petite personne de quatorze ans & quelques mois, offrirent en foule à son esprit. Le Comte

fut averti que l'intrigue étoit découverte, & prié de suspendre tout commerce, même de Lettres, jusqu'à nouvel ordre. On ajoutoit que l'orage ne manqueroit pas de fondre le soir sur une tête qui lui étoit chere; mais que la foudre la réduiroit en poussiere, avant de changer son cœur, qu'on le conjuroit de recevoir ce coup avec le même courage, & de croire que la fermeté lasse enfin la barbarie, & l'emporte enfin sur elle. Après avoir envoyé ce Billet, Mademoiselle de Félicourt songea au rôle qui lui restoit à jouer avec sa mere. Elle étudia sa contenance, médita ses réponses, rassembla toute la force dont elle étoit capable; & quand l'heure de se mettre à table fut venue, elle s'y présenta avec une assurance qui déconcerta sa mere. Elle lançoit à sa fille, de temps en temps, des regards sombres & menaçants, des monosyllabes prononcées à regret, & d'un ton brusque d'une part; un air à inspirer la piété à l'ame la plus farouche, les égards, le



respect les plus tendres de l'autre, conduisirent à la fin du repas. Alors Madame de Félicourt se leve, dit à sa fille de la suivre, ferme plusieurs portes sur elles, & passe dans un arriere-cabinet. Elle fixa sa fille un instant : C'est donc vous, lui dit-elle, en fureur, qui déshonorez mon nom & ma maison, par un commerce honteux ? qui foulez aux pieds le devoir, la soumission & la pudeur, qui vous laissez conduire par une ardeur aveugle, qui vous abandonnez sans trouble & sans remords, à la discrétion d'un séducteur, que je vous ai défendu de voir, sous peine de ma haine ? Décidez-vous à épouser le Maréchal de \*\*\*, ou un Cloître sera votre tombeau.

Sa malheureuse fille tombe à ses genoux, veut lui prendre une main qu'elle retire avec précipitation, fond en larmes, & la conjure par ce qu'il y a de plus capable de la fléchir, de lui pardonner la faute d'un penchant invincible, plutôt que la sienne. Vous m'avez donné la vie, ma

mere; reprenez votre bien; je vous le rendrai sans murmurer. Ah! vos entrailles frémissent à cette offre sincere de ma part. Peuvent-elles n'être pas émues de voir ce bien changé en poison? Daignez, ô ma mere, jeter un coup d'œil de compassion sur votre fille; elle vous est plus chere que la grandeur. Vous voulez que je sois heureuse. Eh! puis-je l'être sous un joug affreux? Ma passion me séduit peut-être. J'en serai seule la victime. Jamais la moindre plainte n'altérera votre repos. Il est certain que mon choix ne remplisse pas mes vœux. Il est assuré que le vôtre sera le tourment de la vie. Ferez-vous pencher la balance de votre côté... Vous vous êtes révoltée contre mes droits & mes ordres; vous ne me fléchirez que par un prompt repentir. Le Maréchal ou le Cloître. Choisissez. C'est la seule grace que vous obtiendrez.

Mademoiselle de Félicourt perdant tout espoir de vaincre cette cruelle opiniâtreté,



s'éleve, & continue d'un ton plus ferme :  
Je ne chercherai plus, Madame, à émou-  
voir votre ame; je vais la remplir d'hor-  
reur, en exposant à vos yeux les funestes  
effets de votre insensibilité. Oui, Mada-  
me, j'ai reçu le Comte d'Armenon, & j'ai  
vécu avec lui comme son épouse. Je vous  
avoue, en rougissant, un crime que le seul  
désespoir m'a fait commettre. J'en porte  
le fruit dans mon sein. Je ne vous demande  
grace que pour une innocente créature;  
faites de moi ce qu'il vous plaira. Je rece-  
vrai les coups de votre vengeance, comme  
des châtimens que votre tendresse m'eût  
épargnés, & qui me rendront peut-être  
enfin le Ciel favorable... Fuyez, malheu-  
reuse, fuyez de mes yeux. Allez l'attendre,  
cette punition si bien méritée.

Elle remonte chez elle, plus effrayée de  
l'énormité de sa faute, que de ces menaces.  
L'affliction d'avoir donné à sa mere de jus-  
tes sujets de reproches & de haine, lui pei-  
gnit la honte dont elle s'étoit couverte, des

plus affreuses couleurs. C'étoit fournir de nouvelles armes à sa dureté naturelle. Cette idée affoiblit le contentement qu'éprouve la conscience, après un aveu pénible. L'amour, toujours prêt à justifier ces égarements, lui inspira des pensées plus consolantes. N'est-ce pas, lui dit-il, cette mere même qui vous a forcée à une foiblesse par son orgueil inflexible ? a-t-elle plus droit de vous la reprocher depuis qu'elle est commise ? En avez-vous moins de la lui attribuer toute entiere ? C'est son crime & non le vôtre. Vous êtes la victime de ses rigueurs. C'est à elle à sentir les remords. Une passion tyrannique nous subjuge par des prétextes qui excusent ses erreurs. Mademoiselle de Félicourt rassurée par ces captieuses raisons, ne s'occupa plus qu'à s'affermir contre les plus durs traitements.

Son amant avoit eu besoin de tous les secours d'une mere tendre, & de l'exemple de fermeté que sa maîtresse lui don-



noit dans son dernier Billet, pour ne pas succomber au récit de leur malheur. Comme si l'ame de Mademoiselle de Félicourt eût passé dans la sienne, il seche ses pleurs tout-à-coup, & confere avec Madame d'Armenon des moyens de revoir sa maîtresse, & même de l'arracher à la haine d'une mere barbare. Les représentations les plus pressantes sur les difficultés d'un enlevement, au milieu d'une maison gardée avec soin, & sur les dangers où le crédit de Madame de Félicourt l'exposeroit infailliblement; les prieres les plus tendres de ne point empoisonner les jours d'une mere, par une entreprise où il n'y avoit que chagrins & que malheurs à attendre, ébranlerent le Comte. Il promit de n'exécuter son projet que dans le cas d'un succès assuré, & où sa maîtresse y consentiroit; mais il persista dans le dessein de la voir, quoi qu'il dût lui en arriver. Il gagne, à prix d'argent, le Portier d'un Hôtel voisin de celui de Madame de Félicourt, & qui n'en étoit séparé que par

un mur d'une médiocre hauteur; franchit ce mur dans le temps où il savoit que les domestiques étoient à souper, & se glisse, sans bruit, à la porte de Mademoiselle de Félicourt. Il la trouva plongée dans les diverses réflexions, dont nous venons de parler. Quelle agréable surprise! Quelle joie! Ils ne s'y livrèrent qu'autant qu'il fallut pour reprendre l'usage de leurs facultés affoiblies, par le conflit de mille impressions contraires.

Mademoiselle de Félicourt raconta à son amant l'entretien qu'elle avoit eu avec sa mere; les soins qu'elle avoit pris pour la fléchir, l'aveu qu'elle lui avoit fait de ses fautes & de son état, & qu'elle ne lui avoit répondu que par des reproches & des menaces vagues. Sur ses desseins, pas un mot, lui ajouta-t-elle, plaise au Ciel de lui inspirer plus de justice & plus de douceur! Hélas! je ne l'espere point. Son cœur est tout-à-fait endurci.

Le Comte lui communiqua ses idées, & lui



lui fit sentir, en termes touchants & persuasifs, la facilité de l'exécution. Quand tout le monde sera endormi, continue-t-il avec vivacité, nous nous coulerons sans danger hors de la maison, nous passerons dans la cour voisine, à l'aide d'une échelle qu'on me tient prête, nous arriverons à la frontiere avant qu'on se soit apperçu de notre fuite. Nous nous donnerons la main solennellement, & nous braverons un courroux impuissant. Mademoiselle de Félicourt l'écouta tranquillement; & quand il eut fini, elle repliqua qu'elle étoit trop affligée d'avoir donné prise sur elle à sa mere, par une premiere faute; que pour la vie, elle n'en commettrait pas une seconde; que le mariage qu'il lui proposoit étoit trop illicite, pour rassurer sa conscience; qu'il n'étoit rien moins que facile de sortir sans être apperçus, d'une maison dont elle ne doutoit pas que les avenues ne fussent exactement gardées! Eh! cher amant, comptez cela pour rien. Peut-on jouir de quelque

*III. Partie.*

G

tranquillité, quand on a violé l'ordre public & toute bienfaisance? J'ai commis un crime, il faut le réparer par ma patience & ma soumission. Si vous êtes homme d'honneur, comme je le pense, vous me garderez votre foi jusqu'au tombeau. Je vous renouvelle le serment de n'être jamais qu'à vous. Si le Ciel nous est contraire jusqu'à la fin, la droiture de nos intentions lui parlera du moins pour nous dans l'autre vie. Si vous n'êtes pas capable de ce généreux effort, je connoîtrai votre caractère, je déplorerai l'opinion que j'en ai eue, & mes regrets cuisants abrègeront, j'espère, des jours trop malheureux. Je ne vous reverrai peut-être de long-temps; peut-être en ce moment, ma mere pense-t-elle à laver une tache qu'elle m'a contrainte d'imprimer à son nom. Quel que soit le sort qu'elle me réserve, je le subirai sans murmurer. Vous me ferez uniquement cher; & si je puis croire que je vive de même dans votre souvenir, je trouverai des douceurs dans mes peines



Le Comte lui jura sur ce qu'il y a de plus sacré, de ne pas cesser un instant de l'aimer, de ne jamais s'unir qu'à elle, & d'attendre dans un renoncement absolu à tout plaisir, que la Providence daignât finir ses tourments ou sa vie. Ces protestations faites du ton de la vérité, rendirent à l'infortunée Félicourt toute sa fermeté. Assurée de son amant, il lui sembla qu'elle n'avoit plus rien à redouter. Elle voyoit avec contentement l'inutilité des efforts de sa mere pour la tourmenter. Le reste de cette entrevue se passa en épanchements de cœur, en promesses, en encouragements réciproques. On prit toutes les mesures possibles pour s'écrire. Vains arrangements! La rigoureuse vigilance d'une mere irritée, ne réussit que trop à en empêcher l'effet. Le jour approchoit; que le Lecteur sensible se représente la douleur extrême de deux amants qui vont se séparer peut-être pour toujours. Une voix éteinte, un œil égaré, éperdu, des soupirs entrecoupés de sanglots sont

les moindres signes de l'attendrissement, du trouble & des angoisses mortelles de leurs cœurs. Ils s'embrassent sans dire un seul mot. Leurs ames viennent se confondre sur leurs levres. Le plus triste des adieux est étouffé dans les gémissements, & un torrent de larmes.

Soit que les approches de l'aurore eussent endormi la défiance, soit que les surveillants eussent été surpris par le sommeil, le Comte hors de lui-même, & se soutenant à peine sur ses genoux tremblants, fut assez heureux pour n'être point découvert en se retirant. Il fait le signal convenu, on lui jette l'échelle de corde; & quand il est au haut du mur, de l'autre côté, il regarde la maison qu'habite encore sa maîtresse, leve les mains au Ciel, & le prie avec ferveur, que si sa vengeance doit éclater, elle épargne Félicourt, & ne retombe que sur lui. Il reste dans cette attitude. Le portier lui fait craindre que le jour ne les trahisse tous deux. Il des-



gend, s'arrange pour revenir la nuit suivante, s'il est encore temps, & retourne chez lui.

Sa mere l'attendoit avec la dernière impatience. Il lui raconta ce qui venoit de se passer. Madame d'Armenon loua sa maîtresse de ses refus & de sa fermeté, & pressa son fils de prendre le repos dont il avoit besoin.

Madame de Félicourt, après mille réflexions, avoit enfin pris un parti qui accorderoit sa fureur avec l'intérêt de sa réputation. Elle traita le lendemain sa fille avec un air de bonté & de douceur, qui lui parut du plus heureux augure. Elle lui dit de se tenir prête, pour aller souper chez son frere, qu'elle avoit des visites à rendre, & qu'elle viendroit la prendre ensuite; elle donna une commission à Lisette, quand sa maîtresse seroit habillée; tout cela se dit d'un ton de tranquillité & de tendresse, qui en imposa à l'une & à l'autre. Mais le serpent cacheoit son dard

sous les fleurs, pour attirer ses victimes, & leur porter de plus sûres atteintes.

Cette mere dissimulée, rentra le soir, prit sa fille dans son carrosse, & se rendit chez M. de Félicourt. On y passa la soirée gaiement. L'union qui paroissoit régner entre la mere & la fille, enchantoit le frere de celle-ci. Elle se flattoit elle-même d'avoir touché un cœur si long-temps endurci. Cet espoir dissipoit peu-à-peu la langueur qui perçoit malgré elle, dans ses actions & dans ses manieres. C'est ainsi que les flots amoncelés de la mer, offrent un beau spectacle à ceux mêmes qu'ils sont prêts d'engloutir dans leurs abymes. L'heure de se retirer arriva. Le frere & la sœur s'embrassèrent tendrement. Ils étoient bien éloignés de penser qu'ils ne se reverroient plus. La mere & la fille montent dans leur voiture. A peine eurent-ils traversés quelques rues, que Madame de Félicourt fait arrêter, descend, prend sa fille par la main, se jette avec elle dans un carrosse de remise, ren-



voie le sien à l'Hôtel, & ordonne de courir à toutes jambes. Le remise sort de Paris, y rentre, & parcourt, avec une vitesse incroyable, plusieurs quartiers de la Ville. Madame de Félicourt avoit jugé cette précaution nécessaire pour éviter les émissaires, qu'elle ne doutoit point que le Comte n'eût mis sur ses pas. Ses conjectures étoient justes, & elle eut lieu de s'applaudir de ses mesures. Quatre hommes attachés à sa suite, l'eurent bien-tôt perdue de vue, & le malheureux amant ne put jamais retrouver les traces de sa maîtresse. Cette déplorable fille étoit montée avec sa mere sans résistance. Un seul soupir lui étoit échappé. Elle voyoit ces tours & détours d'un œil tranquille, & d'un visage assuré. Elle attendoit même le lieu de sa destination avec une sorte d'impatience. Au bout de près de deux heures de course, le remise s'y arrête. On passe dans un appartement assez propre; on conduit Mademoiselle de Félicourt dans sa chambre; elle apperçoit Lisette qui s'ar-

rachoit les cheveux & fondoit en larmes : Tu as, lui dit Madame de Félicourt, favorisé la conduite honteuse de ta maîtresse ; il est juste que tu en partages avec elle la punition. Si tu oses la quitter, voilà un ordre de te renfermer dans un cachot le reste de tes jours. Vous, fille sans pudeur & dénaturée, j'ai pris de si sages arrangements, que vous n'aurez de commerce avec qui que ce soit. Si vous faites la moindre tentative pour me tromper, j'exercerai sans pitié une vengeance qui servira d'exemple à la postérité. Tenez, Madame, continua-t-elle, en adressant la parole à la maîtresse de la maison : Je vous remets l'ordre qui regarde cette créature ; exécutez-le sans délai à la moindre désobéissance ; souvenez-vous de vos promesses, & comptez sur les miennes. Quand elle eut achevé ces mots foudroyants, elle se retira.

L'Hôteſſe de Mademoiſelle de Félicourt avoit ſervi ſa mere, qui avoit contribué à ſon établifſement de ſes bienfaits. Elle



étoit sage femme renommée. Si la fidélité à ses engagements avec la mere, fut une preuve de sa reconnoissance, les égards qu'elle eut pour la fille, en furent une de l'intérêt qu'elle prit au sort de cette infortunée. Elle lui procura tous les agréments dont elle fut capable; la consola, lui inspira du courage dans sa situation. Si elle lui déchira le cœur, en l'engageant à oublier le Comte, elle cessa ses conseils dès qu'elle en connut l'effet. Enfin, pendant près d'un an que Mademoiselle de Félicourt demeura chez cette femme, elle y eût mené une vie douce, s'il eût pu y avoir de douceur pour une ame impitoyablement privée de ce qu'elle avoit de plus cher. Elle étoit accouchée d'une fille; elle demanda en grace qu'on la fit nourrir & élever. On le lui assura; mais quand la sage femme en parla à Madame de Félicourt, elle lui ordonna de la mettre dans le lieu fondé pour de pareils enfants; de dire qu'elle l'avoit confiée à une nourrice sûre, & de lui

cacher absolument l'endroit où elle seroit.

Quant au premier point, cette femme, plus généreuse que Madame de Félicourt, crut pouvoir y manquer, sans violer son serment. Elle donna à ses dépens une nourrice à l'enfant; & en cas d'événement, elle remit à cette nourrice une boîte de peu de valeur, dont elle garda la clef, & qui contenoit le nom de cette petite créature, & celui de ses parents, en recommandant expressément de ne l'ouvrir que quand il s'agiroit d'établir l'enfant. Quant au second article, ni prières, ni larmes, ni promesses ne purent lui arracher son secret. Elle se contenta de promettre à Mademoiselle de Félicourt de le lui révéler sûrement, quand elle seroit rétablie.

Dès qu'il n'y eut plus de danger pour sa fanté, sa mere vint à deux heures du matin l'enlever avec Lisette, dans un autre remise, & les conduisit elle-même dans un Couvent, à trente lieues de Paris. La Supérieure étoit prévenue; tout étoit pré-



paré. Ces deux tristes victimes furent étroitement renfermées quatre ans entiers : pendant le reste de leur captivité, on ne leur permit de prendre l'air que sur une terrasse haute & hors de la vue; & elles n'eurent jamais de commerce avec personne, qu'avec la sœur qui leur apportoit nourriture.

Mademoiselle de Félicourt supporta ces cruels traitements avec un courage héroïque. Elle s'occupoit à mille petits ouvrages; passoit la plus grande partie du jour à écrire à son amant, avec du charbon, sur les carreaux de la chambre, à effacer cette écriture, & à recommencer à écrire. Quand je pense aux tourments que cette malheureuse captive endura dans le long espace de dix-sept ans, ma plume me tombe des mains, mon cœur déchiré frissonne d'horreur, mon esprit s'égare. Je ne trouve point d'expressions assez fortes pour peindre un supplice si affreux. Je me hâte de tirer le rideau sur une punition qui révolte

la Nature, & de passer à une époque qui en offrira la récompense au Lecteur.

Le courroux céleste s'appesantissoit sur Madame de Félicourt. La mort lui avoit enlevé son fils, son unique espérance. Il n'avoit point laissé d'héritiers. Elle-même est frappée d'une maladie qui ne lui laisse que peu de jours à vivre; elle pense enfin à sa fille. Dévorée de remords, elle l'envoie chercher en toute diligence; & fait appeler Madame d'Armenon & son fils. Ils accourent. Le Ciel me punit, leur dit-elle, en les faisant approcher de son lit; pardonnez-moi, & priez l'Eternel qu'il me traite avec miséricorde! Ma fille va arriver, Comte, je vous la donne. Le contrat est dressé & signé: puisse-je vivre au moins pour réparer une foible partie des maux que je vous ai causés, en vous donnant ma bénédiction! Car je ne mérite plus d'être témoin de votre bonheur.

Le Comte se jette à genoux, & lui témoigne ses remerciements par une abon-



dance de larmes. Je suis sensible à vos bontés, reprit-elle, généreux Comte; mais c'est trop vous occuper de moi. Prenez la poste, volez au-devant de ma fille. Qu'elle me doive la satisfaction de vous revoir quelques heures plutôt.

Le Comte obéit, sa mere ne quitta plus Madame de Félicourt. Celle-ci fit acheter toutes les dispenses nécessaires. Le Curé de la Paroisse fut invité de se rendre à l'Hôtel à peu près à l'heure qu'on présuinoit que Mademoiselle de Félicourt & le Comte arriveroient. Après ces arrangements, cette mere enfin attendrie, ressentit une si vive émotion de joie, qu'elle en tomba en syncope. Elle revint de cette crise; mais elle avoit perdu l'usage de la parole, que tous les remedes ne purent lui rendre.

Le Comte rencontra sa maîtresse à quelques lieues en deçà de sa fatale prison: il saute dans sa chaise; des transports d'ivresse, l'amertume de la douleur se peignent dans leurs yeux. Cher Comte! Tendre Fé-

licourt!... Est-ce vous que je revois!... Serez-vous enfin mon époux?... furent les seuls mots que leur langue put prononcer le reste de leur route. Entrer dans la cour, se précipiter hors de la chaise, voler au lit de la malade, se jeter à ses pieds, pousser des cris lugubres & entremêlés de sanglots, est l'ouvrage d'un moment. Madame de Félicourt ramassé le peu de forces qui lui restoit, leur tend la main : ils la baignent de larmes. Le Médecin qui se trouvoit là par hazard, les pria de modérer des caresses qui la feroient périr infailliblement. Le Curé commence la cérémonie nuptiale. La mere mourante veut tenir les mains des époux dans la sienne, fait quelques efforts pour parler, entrouvre une paupiere à demi-fermée ; ratifie la bénédiction du Prêtre par un mouvement de tête, & expire.

Les cris de l'hyménée furent changés en gémissements de mort. Les époux se précipitent sur le corps de leur mere, pour recueillir ses derniers soupirs. On les arra-



che d'une chambre, où le même instant leur tiroit des larmes & combloit leurs vœux. La douleur qu'ils ressentent de cette perte, est aussi sincere que leur amour avoit été constant. Le temps calma l'une peu-à-peu, & ne fit qu'augmenter l'autre. Le Comte aimoit son épouse, au bout de dix-huit ans de disgraces, avec la même vivacité que dans les premiers jours. La tendre Félicourt ne se ressouvenoit de ses malheurs, que pour en chérir le prix dans la personne de son époux. Leurs amis admiroient, dans un siècle corrompu, un homme assez fidele à ses serments, pour conserver, sans espoir, une passion si vive; une femme assez courageuse pour sacrifier sa fortune & son repos, & vivre dans la plus dure captivité, pour expier sa faute, & fléchir le courroux du Ciel.

Après qu'ils eurent rendu les derniers devoirs à la mémoire de Madame de Félicourt, leur premier soin fut de faire les plus exactes recherches dans les Hôpitaux;

mais n'ayant nulle indication, nulle lumiere qui pût leur faire reconnoître leur chere fille, tous leurs efforts furent inutiles dans ces endroits. Ce couple infortuné gémissoit sans cesse d'être privé d'un fruit si cher de leur amour. La sage-femme étoit morte subitement, avant Madame de Félicourt. Sa famille étoit dispercée; on n'en put rien découvrir. Le Comte envoya dans tous les Villages à trente lieues à la ronde. L'express qui passa au Château de\*\*\*, trouva enfin des indices. Le Marquis de Bardan l'avoit adressé au Curé de la Paroisse. Celui-ci avoit développé le mystere, & engagé le pere nourricier à lui remettre la boîte. L'express étoit retourné à Paris à toute bride, avec cette preuve du succès de son voyage. Le Comte & la Comtesse furent aussi charmés de cette heureuse découverte, qu'affligés d'un enlevement qu'on n'avoit pu leur cacher, & qui éloignoit un enfant qu'ils n'avoient retrouvé avec tant de peine, que pour la revoir déshonorée. Ils accourent



courent au Château de\*\*\*, & ne dissimulent point au Marquis leurs soupçons & leurs craintes. Ils étoient tous occupés à chercher les moyens d'éclaircir une affaire si importante, quand le jeune Bardan arriva, & les tira d'inquiétude, de la manière qu'on a vu dans l'histoire précédente. Une tournure si favorable combla tous les esprits de la plus vive satisfaction. Le Comte d'Armenon se chargea du soin du pere nourricier de Lucile, & de toute sa famille; & passa avec sa chere épouse, qui lui a donné deux fils, une vie pleine d'agrémens & de charmes.





## AMASIS ET LAODICE,

O U

## LE RIVAL GÉNÉREUX.

**L**AODICE étoit une Princesse du Sang des Rois de Cyrene; d'une beauté ravissante, d'un caractère aussi aimable que solide, d'un esprit léger, fin & enjoué : tant de rares qualités réunies à une naissance illustre, lui donnoient droit d'aspirer aux plus hautes alliances. Plusieurs Princes n'oublioient rien pour toucher son cœur. Incognito à Cyrene, ils partageoient les fêtes de la Cour; & par leurs assiduités & leurs soins, s'efforçoient à faire connoître à la jeune Princesse qu'elle seule les y attiroit, & que leur unique desir étoit de lui inspirer les sentiments qu'ils prenoient dans ses yeux. Ils n'en obtenoient que des politesses vagues, que de ces réponses qui, pour



être enveloppées, n'en laissoient pas moins voir un refus positif. Battus, son pere, étoit dans leur secret; attribuant la froideur de sa fille à l'incognito de ses adorateurs, il instruisit celle-ci de leurs qualités, & lui fit sentir combien il desiroit de la voir heureuse dans les bras d'un époux, qui eut pour elle toute la tendresse que ses vertus & sa beauté méritoient. Lysus, lui disoit-il, est le jeune Prince de notre Contrée le plus accompli. Aussi délicat que tendre, aussi généreux qu'éclairé, on ne fait lequel de son esprit ou de son cœur on doit admirer le plus. Ses manieres décentes & honnêtes annoncent une ame née pour la vertu. La noblesse de ses sentiments prévient en sa faveur. Sa droiture, sa franchise sont de sûrs garants de leur durée. D'ailleurs, ma chere fille, je ne vous dissimulerai pas qu'il est présomptif héritier d'un Etat depuis long-temps heureux, sous la domination de ses peres. Vous n'ignorez pas, qu'issus du sang des Rois de Cyrene, notre for-

tune ne répond pas à notre naissance, & qu'il est de la prudence de ne point rejeter des avantages que le Ciel se lassera peut-être bien-tôt de vous offrir.... Votre tendresse, ô mon pere, m'est trop connue, pour que je ne sois pas aussi sensible que je le dois, au nouveau témoignage que vous m'en donnez.

Je rend justice au mérite de Lyfus. Je le distingue des autres Princes qui fréquentent la Cour; j'admire une sagesse & des mœurs rares à son âge; mais il faut aimer pour choisir un époux; & sur ce que vous m'avez dit souvent vous-même de cette passion, je n'ai peut-être qu'à m'applaudir de ne l'avoir point encore sentie.... Vous en applaudir! Prenez garde, Laodice, d'offenser la Déesse Venus, qu'on révere à Cyrene; elle se venge cruellement de ceux qui osent braver sa puissance.... Je ne la brave point, Seigneur, j'attends que Venus daigne l'exercer sur mon cœur, je ne le défendrai point de ses traits. Mais ne seroit-



ce pas l'offenser plutôt, que de les prévenir?... Elle differe souvent de frapper, jusqu'à ce qu'on se soit dévoué à l'hymen son fils. Et puis la fortune que je vous présente, ne vous excusera-t-elle pas d'avoir devancé sa volonté?... La fortune ne justifie pas une basse impatience. Cessez, cher auteur de mes jours, de me presser de former un nœud pour lequel je n'ai encore aucun penchant. Si je ne retrouve plus ce que je refuse aujourd'hui, je vivrai dans une retraite paisible, sans ambition, chérissant une douce obscurité, l'asyle le plus sacré de l'innocence & du bonheur. Pour commencer à en goûter les charmes, permettez, ô mon pere, que je me retire dès ce soir à votre maison des champs. Je vous conjure de m'accorder cette grace, au nom de l'amitié que vous me témoignez.

Battus fut frappé de cette résolution. Il aimoit trop tendrement sa fille, pour contraindre ses penchants. Il lui fit comprendre que la bienséance ne lui permettoit pas

de la laisser s'éloigner avec une précipitation, que le Roi ne manqueroit pas de condamner; qu'il étoit de son devoir de l'instruire de ce dessein, avant de l'exécuter. Il promit de le voir le lendemain matin à ce sujet. Laodice se rendit à ces raisons.

Son pere, qui n'avoit imaginé ce délai que dans l'idée de profiter de ce court intervalle pour la déterminer à rester à la Cour, mit inutilement tout en usage pour éluder leur départ. Laodice employa tant d'instances & des expressions si touchantes, qu'il fut lui-même forcé de conduire sa fille à la campagne, où elle avoit obtenu que leur voyage seroit secret, afin de n'être importunée d'aucune visite.

Son éloignement refroidit tous les plaisirs de la Cour, dont elle étoit l'ame. Les Etrangers qui n'y cherchoient qu'elle, furent surpris d'une retraite si subite. Plusieurs jours furent employés à en éclaircir le mystere. Le Prince Lysus qui aimoit éperdument Laodice, sollicita le Roi, la



Cour & la Ville, de lui apprendre ce qu'elle étoit devenue; instances, prieres, larmes, recherches, tout fut inutile. Les amis de Lysus lui conseillèrent de fuir une Cour, où tout lui retraçoit une Princesse qu'il devoit oublier. Long-temps son amour rejetta ce conseil, & se nourrit du souvenir de Laodice; mais enfin perdant tout espoir de la revoir, il consentit à s'arracher d'un Pays trop fatal à son repos.

Laodice ne jouit pas long-temps de celui qu'elle étoit venu chercher à la campagne. Sa maison étoit sur le chemin de Memphis à Cyrene. Un Officier Egyptien, chargé par son Maître d'une commission secrete auprès du Roi de Cyrene, s'y arrêta en allant à cette Capitale. Laodice fut touchée de sa bonne mine; un séjour de deux heures qu'il fit dans cette maison, suffit pour l'embraser; elle fut qu'il passeroit quelques mois à Cyrene; c'en fut assez pour la décider d'y retourner. Comment le demander à son pere!

comment lui en cacher la cause, ou la lui avouer!

Laodice ne cessa de s'occuper de ces difficultés, que pour fonder la nature des impressions qu'un moment avoit fait naître. Quelle impatience est la mienne, disoit-elle en elle-même? Quel trouble m'agite? Quelle ivresse me transporte? Est-ce là l'amour! O Vénus! Sont-ce tes feux que je ressens? Puis-je les méconnoître? Qui! moi!... J'aimerois un étranger, un homme obscur! Moi! qui n'ai pu répondre à la tendresse d'un Souverain, qui avoit toutes les graces & toutes les qualités ensemble; je suis enflammée pour un objet que le hazard m'offre, dont les dehors séduisants cachent peut-être une ame peu estimable! Pourquoi ose-je en juger si témérairement? Pourquoi m'intéresse-je à lui? Amour! O penchant aveugle! que tu venges bien les objets injustement dédaignés, en nous attachant à des hommes indignes de nos préférences!

Ces



Ces pensées la couvroient de confusion. Elle ne jetoit les yeux sur sa foiblesse, que pour éprouver l'horreur des remords. Elle passa le reste de la journée dans son appartement, dans une rêverie & un abattement presque continuels. Son esprit passoit de l'impression profonde que l'étranger avoit faite sur son ame, aux suites qu'elle avoit lieu d'en attendre, & aux moyens d'effacer l'une, ou de ménager les autres; & il sembloit que chacune de ses réflexions fût un nouveau trait qui approfondit sa blessure. Elle se dispensa de paroître à table le soir, sous prétexte d'incommodité. Battus vint la voir avant de se coucher; elle se contraignit, parut assez gaie, & ne laissa rien échapper de son trouble. La nuit y mit le comble. Elle éprouva une fermentation inconnue; sa raison & ses sens, ses desirs & ses devoirs, le soin de son rang, & le cri de son cœur, se livroient une guerre terrible. Si elle s'assoupiroit de fatigue & d'épuisements, des tressaillements subits, des

soupirs involontaires lui ôtoient ce moment de repos. Elle passa la nuit entière dans la plus cruelle agitation.

Le lendemain matin, foible, pâle, abattue, elle voulut se lever, dans la crainte d'inquiéter son père. Il ne manqua pas de passer chez elle, dès qu'il fut qu'il étoit jour. Il recula de surprise & d'effroi en l'apercevant. Dans quel état déplorable êtes-vous, mon enfant, lui dit-il ? Votre incommodité est-elle devenue sérieuse ? Est-ce elle ou l'insomnie qui vous a si changée ? Hâtez-vous, ma fille, de m'apprendre vos maux ; vous me causez une inquiétude mortelle.

Laodice rêva un moment, fit sortir les Esclaves qui l'entouroient, poussa quelques soupirs, jeta sur son père un regard confus & égaré, lui prit une main qu'elle mouilla de larmes : Ah ! mon père, lui dit-elle d'une voix éteinte, si je vous apprends les tourments que j'endure, vous frémirez de colère, vous me haïrez... Moi ! vous haïr, Laodice ! Quel est donc votre crime ? Eh !



quel qu'il soit, je suis votre pere; un pere qui vous a toujours aimé. Ouvrez-moi votre cœur avec confiance; votre vertu me rassure. Non, vous n'avez rien à craindre de ma sévérité; attendez tout de ma bonté & de ma tendre complaisance; parlez, ma fille, de grace expliquez-vous.

Les larmes couloient de ses yeux en abondance; elle les essuya, colla sa bouche sur la main de Battus, & rassemblant ses forces dans ce court recueillement: Lysus est vengé, dit-elle à son pere. La Déesse de Cythere m'a punie de mon indifférence pour lui. O mon pere! J'aime; c'est trop peu dire, mon cœur est percé de mille traits. J'éprouve les sentiments les plus violents, & peut-être les plus indignes de vous & de ma maison. L'Officier Egyptien, qui a passé hier, est la cause de mes maux & de ma honte. Depuis l'instant fatal qu'il s'est offert à ma vue, je ne suis plus la maîtresse de moi-même; il occupe sans cesse mon esprit & mon ame. Point de raisonnemens, point

de reproches que je ne me sois faits sur la disproportion de nos rangs; point de rélutions que je n'aie prises pour effacer son son image de ma mémoire. Elle triomphe de mes efforts. Je veux l'oublier, & je l'aime davantage; je la vois dans la fange dont elle est souillée, & elle m'en est plus chere. Mon pere, ayez pitié d'une fille qui rougit de sa foiblesse. Mais n'espérez pas m'en affranchir. Je sens que j'y succomberois. Que la vengeance des Dieux est redoutable!

Battus fut affligé mortellement, moins encore que sa fille s'attachât à un inconnu, que de la voir en proie à une passion si furieuse. Il en connoissoit trop les effets, pour ne pas plaindre Laodice. Il la consolait, l'encouragea à la patience, & lui dit tout ce qu'il put pour lui prouver que son état l'attendrissoit sans l'agrir. Laodice fut pénétrée de ses bontés, lui jura de se conduire par ses conseils, & en termes ambigus, lui fit comprendre qu'elle desiroit de



retourner à la Cour. Il feignit de ne pas entendre ; on demanda cette grace plus clairement. La prudence vouloit qu'il la refusât. Une complaisance aveugle pour sa fille le fléchit, & ils partirent dès le soir.

L'espoir de revoir l'Etranger, & de s'éclaircir de sa naissance & de son caractère, rendit la gaieté à Laodice. En arrivant, elle soupa à la Cour. Amasis ( c'étoit le nom de l'Egyptien ) y avoit été reçu avec distinction. Laodice fut, dans ce premier moment, que d'une naissance assez obscure, il étoit parvenu au grade d'Officier supérieur dans les Troupes d'Après, Roi d'Egypte. Ces lumieres ne justifioient point tout-à-fait le penchant de Laodice. Cependant elle eut moins à en rougir. Le mérite personnel lui faisoit oublier l'origine. Loin d'y trouver des motifs de rejeter jusqu'à son idée, comme elle l'avoit espéré, sa passion prit de nouveaux accroissemens.

Amasis se fit présenter dès le lendemain par un des Favoris du Roi, à Laodice. Après



les compliments usités, l'Etranger répondit aux questions qu'on lui fit, avec tant d'esprit, de précision & de capacité, que le Prince & la Princesse en furent également ravis. Des expressions faciles, des idées justes, un ton noble & modeste l'égalioient dans l'esprit de Laodice, aux plus grands Seigneurs. Il n'eut pas une moindre opinion des charmes & des qualités de cette Princesse. Au premier aspect elle l'avoit soumis à ses loix. Il eut besoin de la plus grande violence, pour contenir ses transports d'admiration.

Deux mois se passerent dans des témoignages d'estime & de bienveillance, de la part de Laodice; & dans des preuves redoublées de soumission, de dévouement & de respect, de la part de l'Ambassadeur; car il avoit ce caractère auprès du Roi des Cyrénéens. Ils se voyoient régulièrement chez Battus ou à la Cour. L'accueil du Roi & du Prince de son sang y donnoit à Amasis une considération que peu de Ministres



étrangers y avoient eue. Sa présence rendoit le Palais plus agréable aux yeux de Laodice. Jamais les plaisirs qu'on y goûtoit ne lui avoient paru si piquants.

Comment, dans un commerce, j'ai presque dit familier, renfermer dans son sein, des sentiments que mille occasions accroissent & autorisent à déclarer ! Amasis les dévora. Il étoit trop fier pour s'exposer à un refus méprisant, & perdre une estime qui lui étoit aussi chère que la vie. Il fut se posséder jusqu'au dernier moment. Laodice étoit trop modeste & trop sage, pour s'écarter de la bienséance, ce devoir sacré pour son sexe. Elle soutint courageusement les combats les plus cruels. Si Amasis s'aperçut qu'il ne lui déplaisoit pas, elle ne lui donna jamais lieu de se flatter que d'une estime & d'une honnêteté convenables au rang d'une Princesse. Qu'on juge de la situation de cette amante ; en présence de ce qu'elle aime, forcée à paroître indifférente, à observer jusqu'à un coup d'œil, à répri-

mer le moindre geste, à affecter de la liberté d'esprit, de la froideur même. Quels tourments affreux ! Le plaisir de voir son amant, lui inspiroit la force de les supporter ; celui d'allier beaucoup d'amour à beaucoup de sagesse, soutenoit l'équilibre entre eux. Laodice pouvoit s'estimer. La vue d'Amasis & la paix de sa conscience, faisoient sa félicité. Nous touchons au moment où elle va être réduite à l'un des deux.

Le Roi de Babylone avoit déclaré la guerre à l'Egypte. Apriès étoit instruit qu'une Armée formidable alloit fondre sur ses Etats. Il manda à Amasis de repasser en Egypte, pour prendre le commandement de ses Troupes, dont il l'avoit nommé Général en chef. Cet ordre consterna Laodice ; elle perdoit Amasis peut-être pour toujours ; peut-être la mort arrêteroît le cours de ses exploits, & moissonneroit un Héros qui n'auroit pas la consolation d'apprendre que son image seroit éternellement gravée dans le cœur le plus tendre. Vingt fois



elle fut sur le point de lui en faire l'aveu. La vertu triompha de ces transports, & la plongea dans un abattement qu'il lui fut impossible de cacher à tous les yeux. Son pere en pénétra la cause, & l'exhorta à tenir ferme contre un orage, dont la fin lui rendroit le repos & la liberté. C'est ainsi qu'il envisageoit l'éloignement d'Amasis, qui ne fit au contraire que lui prouver que la passion de sa fille étoit incurable.

Quant à Amasis, le nouvel honneur dont il étoit revêtu, réveilla toute son ambition & son penchant pour les armes. Ils ne purent empêcher l'amour de parler à son cœur. Il fut quelques instants suspendu entre le desir de la gloire, & l'intérêt de sa passion. Mais réfléchissant que dans la carrière qui s'ouvroit à son courage, il trouveroit l'unique moyen de s'élever jusqu'à Laodice, il fit ses adieux, & partit en montrant sur son visage, que la joie de commander une Armée, ne l'emportoit point sur la douleur de quitter une maîtresse.

Celle de Laodice fut inexprimable. Elle se renferma dans sa chambre, & s'abandonna aux pleurs & aux gémissements, en pleine liberté. Une heure après le départ d'Amasis, un esclave de cette Princesse demanda à lui remettre une Lettre, que l'Ambassadeur lui avoit confiée pour elle. Qu'il est doux d'être aimé de ce qu'on aime ! Laodice en perdant la vue de son amant, acquéroit la certitude de régner dans son cœur. Elle se flattoit du moins que la Lettre qu'il lui adressoit à elle-même, contenoit cet aveu charmant. Amasis avoit gardé le silence pendant son séjour à Cyrene. Quelle discrétion ! Quelle délicatesse ! Il n'expliquoit son amour qu'en allant mériter qu'on l'approuvât. Quelle noblesse ! quelle élévation d'ame !

Laodice essuie ses pleurs, sent le calme renaître en son cœur, & court prier son pere de lire la Lettre d'Amasis. Ce Prince, pénétré de la retenue de sa fille, l'embrasse, les larmes aux yeux, & lit ce qui suit.



» Vous ne me pardonnerez pas, grande  
» Princesse, d'avoir porté des desirs témé-  
» raires sur vous, de vous aimer, & d'oser  
» vous le dire. Je mérite tout votre cour-  
» roux, si la passion la plus ardente ne me  
» sert d'excuse. Je n'ai pu quitter Cyre-  
» ne, sans manquer au respect que je vous  
» dois, & dont je me suis fait une loi de  
» ne point m'écarter, tant que j'ai resté à  
» votre Cour. Je vais conduire nos Trou-  
» pes au combat; votre image, qui m'en-  
» flamme, me guidera moi-même à la vic-  
» toire. J'ose espérer que je cueillerai tant  
» de lauriers, qu'ils rempliront une partie  
» de la distance qu'il y a entre vous & moi:  
» du moins si la fortune m'est contraire, je  
» suis sûr de mourir glorieusement. Heu-  
» reux si vous daignez plaindre mon sort!

La Princesse fut transportée de joie à  
cette lecture. Son pere lui dit qu'il répon-  
droit convenablement à Amasis. A cette  
assurance, elle se jette dans ses bras, le  
ferre dans les siens, & ne le remercie que

par un torrent de larmes. Après une scène si touchante, elle repassa dans son appartement, où elle ne s'occupa plus que d'un Amant qu'elle ne doutoit point de voir bien-tôt couronner des mains de la victoire, & d'un avenir que son amour lui peignoit des plus riantes couleurs.

Amasis arrivé en Egypte, trouve les Troupes rassemblées, se met à leur tête, & vole au-delà des frontières à la rencontre de l'Ennemi. Il ne tarda pas à le joindre; & en moins d'un mois, il remporta deux victoires si complètes, que Babylone fut forcée à demander la paix, aux conditions qu'Après voulut lui accorder. Une Campagne si glorieuse répandit l'allégresse dans toute l'Egypte. La relation qu'Amasis en avoit envoyée à Battus, avoit causé une joie au-dessus de toute expression à Laodice. Elle n'avoit plus à rougir de son choix. Son Amant, le Héros, le Défenseur de l'Egypte, étoit plus grand à ses yeux, que le Monarque qu'il servoit.



La Princesse n'en pensoit pas seule ainsi ; toute l'Egypte regardoit Amasis comme son Libérateur ; sa gloire, ses louanges passoient de bouche en bouche. Apriès en fut jaloux , lui supposa de mauvaises intentions , & le fit charger de fers. Le Peuple de Memphis s'assemble, force sa prison, brise ses fers, tourne sa fureur contre le Roi, entre dans le Palais, massacre les Gardes & Apriès, & d'une voix unanime, proclame Amasis Roi d'Egypte. Une révolution si étrange fut l'ouvrage d'un moment.

Le nouveau Monarque appaise le tumulte, prend possession du Trône & des Forteresses de l'Egypte, s'assure des Troupes qui l'adorent, & commence à régner en grand Prince, sur un Peuple qu'il a sauvé en Héros. Un événement si imprévu fut bien-tôt connu dans toutes les Cours voisines. Amasis y envoya des Ambassadeurs pour leur en apprendre les particularités. Ceux qui se rendirent à Cyrene, eurent ordre d'affranchir le Royaume du tribut.

annuel qu'il payoit à l'Égypte, & de demander au Roi & à Battus, la Princesse Laodice pour Amasis.

Cette proposition avoit été précédée d'un bienfait trop signalé, pour n'être pas acceptée sur le champ. La Princesse au comble de ses vœux, attendit impatiemment sans doute, que les préparatifs que la décence exige en pareille rencontre, fussent achevés pour s'embarquer : on fit une telle diligence, que huit jours y suffirent. Amasis vint au-devant d'elle jusqu'au rivage de la mer. Leurs noces furent célébrées avec la somptuosité & les fetes d'usage, dans une Cour aussi magnifique qu'opulente.

Près de deux ans s'écoulerent dans les douceurs d'une union cimentée, par une estime & des égards réciproques. Quelques nuages parurent altérer la félicité de ces époux. Laodice trouva dans son esprit le moyen de les dissiper. Les Égyptiens, revenus de l'enthousiasme où la gloire d'Amasis les avoit jettés, le repentirent d'a-



voir mis sur le Trône un homme de basse naissance, murmuroient, & étoient prêts à éclater. Amasis vouloit les soumettre par la force. Laodice lui conseilla de n'y employer que ce stratagème qu'elle lui donna. Il fit faire d'un vase d'argent, où il se faisoit les pieds, la figure d'un des Dieux d'Égypte, & l'exposa en Public. Les Egyptiens accoururent en foule lui rendre leurs adorations. Egyptiens, leur dit alors Amasis : « L'origine de cette statue n'est pas  
» plus illustre que la mienne ; & il leur  
» apprit de quoi elle étoit faite. Pourquoi  
» faites-vous difficulté de vous soumettre  
» à moi, puisque vous vous prosternez devant elle ? » Ce Peuple confus se retira chacun chez soi, après l'avoir assuré de leur soumission & de leur fidélité inviolables.

Le succès de cette ruse augmenta l'estime du Roi pour la Reine, & le crédit de celle-ci. Ce dernier fut cause du cruel événement qui terminera cette histoire. Les es-

claves, ou concubines du Prince, avoit en coutume de régner sous son nom, & de faire dépendre d'elles toutes les parties de l'administration. Amasis gouvernoit par lui-même, ou ne partageoit son autorité qu'avec Laodice. Pour s'en venger, elles s'attachèrent à noircir la Reine dans son esprit; elles lui dirent que cette Princesse ne feignoit de la tendresse, que pour trouver le moment favorable de le massacrer, & de rester seule sur le Trône. Elles alléguèrent, pour le prouver, que la Reine n'avoit point d'enfants, parce que sa fierté seroit blessée de donner de la postérité à un Prince qu'elle méprisoit intérieurement, & dont elle se promettoit d'éteindre jusqu'au nom. Cette calomnie fut appuyée de tant de vraisemblances, que le Prince se laissa séduire. Une raison particulière la rendit probable de plus en plus. Amasis n'avoit pu parvenir encore à consommer son mariage avec Laodice. Il l'attribua à des maléfices, entra en fureur; & sans consulter



sulter ni sa tendresse ni sa prudence, il fit mettre la Reine dans un cachot, où son procès fut suivi dans la plus grande rigueur. Une disgrâce si inopinée, devint la nouvelle de toutes les Cours étrangères. Le Roi de Cyrene envoya des Ambassadeurs à Memphis; Battus y vint pour implorer la clémence du Monarque irrité; il ne voulut entendre personne, pas même la Reine. Les Juges vendus aux Esclaves, & croyant plaire au Maître, trouverent l'accusée coupable, & la condamnerent à la mort. Conduite au lieu de l'exécution, & prête à subir un si injuste arrêt, une troupe de gens armés l'arrachent des mains des Bourreaux, & la sauvent en fuyant, avec la vitesse des vents.

C'étoit le Prince Lysus qui, suivi de cinquante soldats déterminés comme lui, avoit fait ce coup hardi. Il conduisit la Princesse à Cyrene, où Battus, sorti de Memphis pour n'être point témoin de la mort de sa déplorable fille, arriroit dans le même mo-

ment que son libérateur. Qui pourroit exprimer les mouvements de surprise, de joie, de douleur, de ce malheureux pere, en voyant sa fille qu'il croyoit n'être plus! Elle vivoit, hélas! Mais une foiblesse extrême faisoit craindre une seconde fois pour ses jours. Laissons-la au milieu des soins du Roi, de son pere, & sur-tout du généreux Lysus. Amasis étonné d'une hardiesse si extraordinaire, ne fut pas long-temps à en connoître l'auteur, ainsi que l'innocence de Laodice. Une des Esclaves trahit les autres, & découvrit leur complot. Le Roi les fit punir, elles & les Juges iniques qui avoient servi leur haine abominable, comme ils le méritoient. Il envoya une Ambassade à Cyrene, faire à la Reine toutes les réparations & les promesses les plus solennelles. Ses Ambassadeurs étoient chargés en-outre, de prier la Princesse de revenir à Memphis, & d'inviter Lysus de l'accompagner. Ce Prince courageux, & l'intérêt de Laodice seul guidoit, voulut bien y



consentir. Ils furent reçus au bruit des acclamations du Peuple & des Grands. Lyfus partagea les honneurs de ce triomphe. Amasis recula considérablement les bornes de son petit Etat, le combla de faveurs & de bienfaits, & fit, jusqu'à la fin de ses jours, sa félicité de la tendresse & du bonheur de Laodice.

F I N.











DL

106247

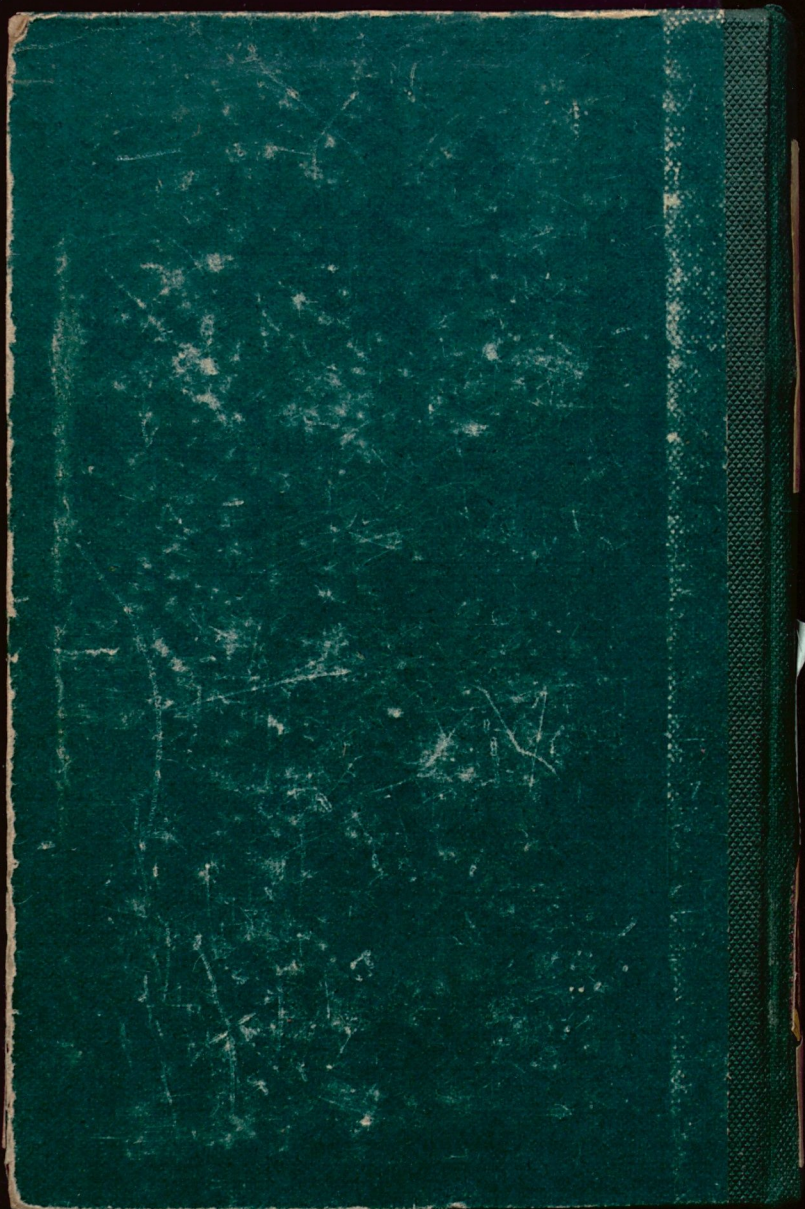
AB: 106247

S

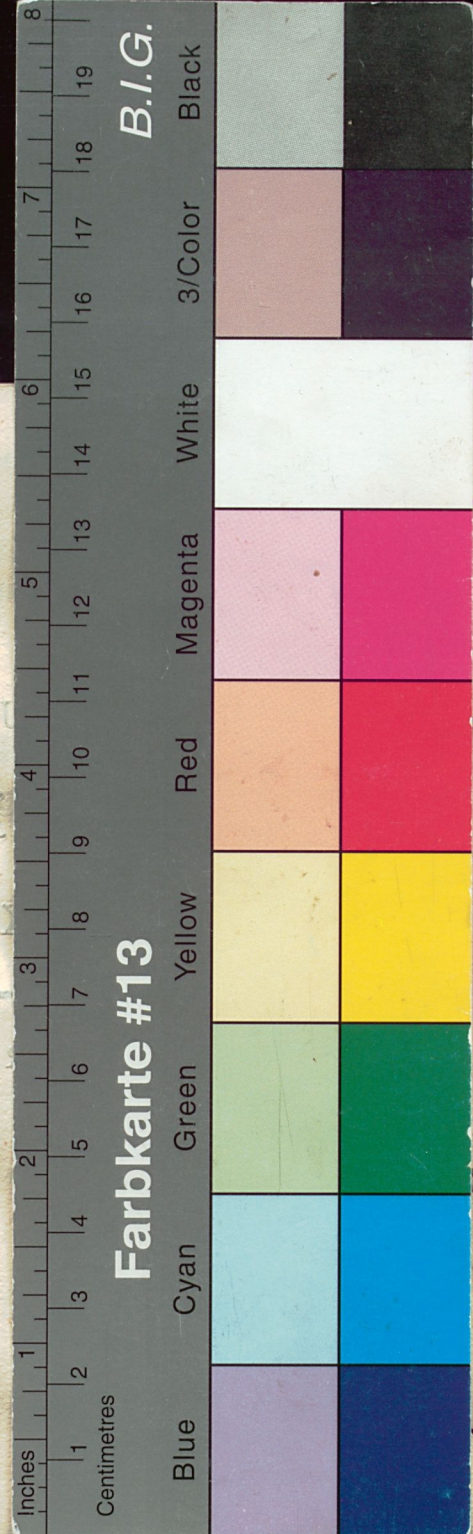
DL 2803 d.

(1/3)

X2530773







NOUVEAUX  
CONTES  
MORAUX,

OU

HISTORIETTES  
GALANTES ET MORALES.

Par M. C\*\*\*.

TROISIEME PARTIE.



A AMSTERDAM,  
& se trouvent à LIEGE,  
Chez J. F. BASSOMPIERRE, Libraire;  
& à BRUXELLES,  
Chez J. VAN DEN BERGHEN, Libraire.

M. DCC. LXVII.